

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

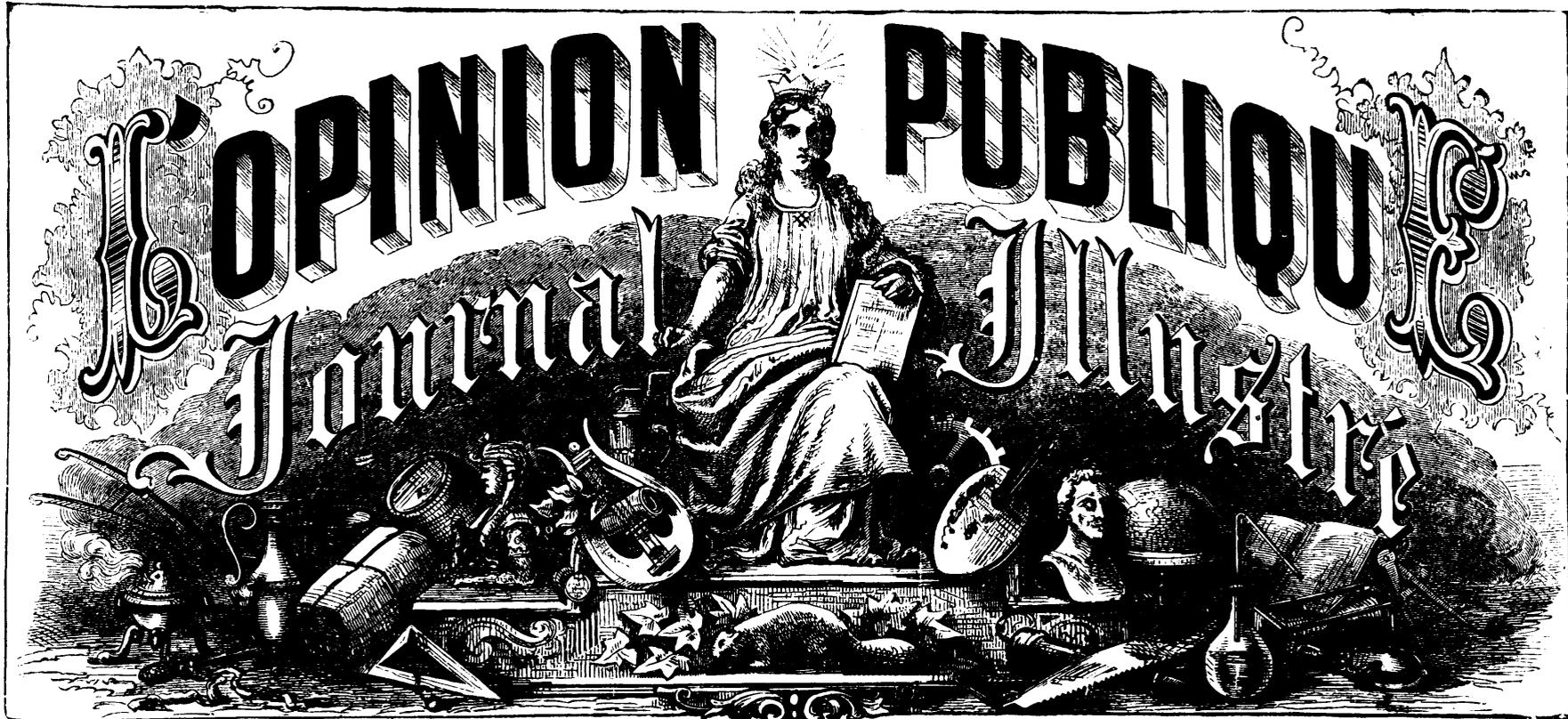
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. VI—No. 13.

MONTREAL, JEUDI, 1ER AVRIL 1875

{ ABONNEMENT, D'AVANCE. \$3.00.
PRIX DU NUMÉRO, 7 CENTIMS.

LA STATION DES IMMIGRANTS

A L'EMBRANCHEMENT DES TANNERIES

Ce vaste et spacieux édifice dont une des gravures de ce numéro reproduit l'aspect extérieur et intérieur, est une véritable page illustrée de l'existence des émigrés dans le Nouveau-Monde, comme les trois chapitres d'un roman qui pourrait s'intituler sans inconvénient : *Avant, Pendant et Après.*

Chacun de ces titres formant série, l'on aurait en quelques pages une nouvelle très-intéressante ; et, pour peu que l'auteur voulut y intercaler la description, les mœurs, les coutumes du pays d'origine et celles de la contrée nouvelle, une des meilleures brochures d'émigration qui ait jamais paru.

En effet, pourquoi les ouvrages officiels s'adressent-ils donc toujours à l'esprit, jamais au cœur ? Ils provoqueront les calculs de l'intérêt, rarement une émotion joyeuse ou triste.

On semble négliger l'âme à dessein en faveur de la raison, oubliant que l'homme est un composé des deux éléments, et que chez les classes populaires, celles qui constituent les masses émigrantes, c'est le sentiment qui domine, la faculté par conséquent sur laquelle il faut agir.

Des chiffres, des statistiques arides, de longues nomenclatures, des énumérations fastidieuses, des notions géographiques sèches et techniques, la plupart du temps incompréhensibles aux braves gens qui les lisent, tels sont les éléments ordinaires des brochures d'émigration.

On y parle une langue entendue d'un petit nombre, et beaucoup des émigrants qui débarquent au Canada, vous demandent fort naïvement où sont les nègres du pays.

A la place de ces compilations indigestes, au milieu desquelles tant de détails et de renseignements précieux sont rangés en colonnes méthodiques, classés en tableaux, ne serait-il point préférable d'y placer des détails moins préparés, de les répandre, de-ci de-là dans le cours d'un récit, de les faire pénétrer, afin d'en assurer l'assimilation, dans la trame d'une fable attachante, simple, naturelle, d'une sorte de roman d'aventures, à la fin duquel l'émigrant actif, industrieux, sobre, honnête, aurait le sort que la vertu récompensée a dans les romans populaires, et où l'émigrant paresseux, ivrogne et criminel, finirait comme ses pareils finissent en Europe par la misère, l'hôpital ou la prison.

Au cours d'une histoire semblable, l'auteur pourrait, tout en exposant les avantages et les ressources de la localité, prévenir l'émigré sur la difficulté des débuts, l'initier peu à peu aux coutumes du pays, lui en faire même connaître les préjugés, les habitudes sociales : décrivant ici un baptême, là un mariage, ou le faisant assister à des funérailles. Un jour ce sera la fenaison ou les semailles, une autre fois une fête religieuse, une course de chevaux, une marche en raquettes ou des régattes ; la nomination d'un maire, d'un député, ou la visite du curé, etc., etc., enfin tout ce qui constitue la poésie et les réalités de la vie.

En ces diverses circonstances, journées de travail ou jours de fête, jeux ou cérémonies, en toute saison, les statistiques, les chiffres, les connaissances géographiques, celles de la flore ou de la faune de la contrée, viendront se placer d'elles-mêmes, et comme elles s'appliqueront à des personnes ou à des choses, à un événement, à des faits contenus dans la narration, mis en relief dans un épisode dramatique ou une description pittoresque, la mémoire les retiendra sans effort comme une partie du tout, ainsi que l'œil frappé des beautés du paysage distingue, au souvenir, chacune des lignes qui formaient l'ensemble.

Voilà, pensons-nous, quel devrait être la nature, le genre et le but d'une brochure à l'usage des immigrants d'Europe.

Voyez dans notre gravure : *Avant le départ.* Quel dénûment, quelle misère révélaient cette pauvre cabane d'où la fumée s'échappe par la porte ! et la sombre attitude du mari, et celle de la femme qui réchauffe son enfant contre son sein tari ! Le père demeure pensif : les années précédentes ont été mauvaises ; pour subsister on s'est défait peu à peu du bétail, puis des instruments de travail ; la récolte de l'année s'annonce mal. Quel sombre avenir !

Que faire ? Le fils du voisin parti il y a deux ans pour l'Amérique, vient d'envoyer quelque argent à sa famille ; sa lettre décrit le pays où il possède aujourd'hui une ferme : un sol fertile, des communications faciles, assurent la vente des produits. Jacques est heureux, il pense à se marier, et engage ses anciens compagnons à venir le rejoindre.

Partir ! laisser le pays, les parents, les amis, quelle extrémité ! Oui, mais là-bas, de l'autre côté de l'océan, on trouvera le travail, l'aisance, qui sait ? peut-être la fortune un jour ! Ici, les impôts, l'emprunt, ont tout dévoré. La femme se lamente, le

mari reste songeur. Enfin un matin, on se décide au voyage. On charge le mince bagage sur une voiture, l'on atteint la ville en se retournant bien des fois en chemin, et deux jours après, sur le pont du navire, les émigrés voient à peine, tant les larmes emplissent leurs yeux, disparaître les rivages de la patrie.

La vie du bord n'a rien de bien séduisant, mais on a des compagnons ; l'on se console à raconter ses misères, et surtout à communiquer ses espérances.

La mer est belle, le vent propice, le steamer bon marcheur ; on cause, on fume le jour, la nuit chacun repose rudement bercé par le roulis, et dix jours après le départ, un point noir émergeant à l'horizon, fait palpiter tous les cœurs : c'est la terre d'Amérique !

Progressivement, à mesure qu'on avance la ligne brune grossit, on distingue les montagnes, les clochers des églises, les maisons ; on jette l'ancre ; le navire est au mouillage, l'on débarque. Ici commencent l'étonnement, la surprise, les contrariétés, les embarras. Heureusement que le personnel de l'émigration veille sur les arrivants, s'informe de leur état, de leurs désirs, leur offre le vivre, le couvert, et les expédie ensuite vers leur destination.

Une fois parvenus dans les Etats qu'ils ont choisis, les artisans entrent dans les ateliers ; les agriculteurs, s'ils sont pauvres, se font ouvriers afin d'amasser les économies au moyens desquelles ils acquerront un lot de terre ; s'ils ont quelque argent, ils entrent immédiatement en possession, et se mettent à défricher.

Quelques années plus tard, quel changement ! L'ouvrier intelligent et économe a son échoppe, il travaille à son compte ; il est devenu son *bourgeois*, son propre patron.

L'agriculteur possède sa ferme, vend ses denrées, élève des bestiaux, a voix délibérative au conseil de sa commune, en attendant qu'il devienne M. le Maire.

Les enfants gras et dodus ont profité : Gustave sera ingénieur et Charles médecin ; quant aux petits, l'on verra.

C'est de cette manière que, depuis un siècle, le Nouveau-Monde se colonise, se peuple, et recrute ses citoyens.

Dans ces métamorphoses sociales et économiques où les plus nobles facultés de l'homme jouent le rôle principal, n'y a-t-il point là matière de roman ? N'est-ce point un sujet d'étude que cette famille ignorante et pauvre, gravissant par degrés les échelons de la hiérarchie sociale, s'affranchissant de la routine, des préjugés, acquérant des connaissances théoriques et pra-

tiques, faisant souche de propriétaire, de rentier, augmentant la richesse de la communauté, et, par des enfants instruits, dotant l'état d'un surcroît de force et de puissance ?

Dans ces humbles débuts sur une terre étrangère, dans ces succès, ces peines du labeur quotidien, dans ces espérances caressées et déçues, dans ces mille incidents de la vie des solitudes de l'Ouest, ou des forêts Canadiennes, dans ces accidents imprévus, si nombreux, si divers, un auteur ne pourrait-il point trouver une thèse à développer, des caractères à peindre, des vertus à louer, des actes d'humble héroïsme à signaler ?

Nous n'en doutons nullement.

Pour notre part nous sommes persuadé que l'Odyssée rustique de cet émigrant de la vieille Europe, ne peut manquer de trouver un jour son chantre convaincu et pénétré.

Le contraste des conditions de la vie dans les deux mondes, les liens d'affection qu'on a laissés dans l'un, formés dans l'autre, les luttes, les souffrances des premiers jours ; l'espoir, la confiance, faisant place au doute, au découragement ; l'aisance succédant à la gêne, la famille bénie croissant en nombre et en sagesse, les honneurs publics récompensant l'honnêteté et le mérite d'une existence de dévouement et de travail, n'y a-t-il pas là, avec la poésie saine et virile qu'en ces climats couverts de forêts, cons tellés de lacs, pleins des rumeurs des rivières, des cataractes, des fleuves qui se jettent dans deux océans, de tous ces bruits qu'exhale une nature vierge et sauvage encore, n'y a-t-il pas là, répéterons-nous, de quoi tenter un écrivain, un romancier poète ?

Ce sont là les réflexions que nous a inspirées la gravure de la Station des Tanneries. Que l'on publie un jour *Les Emigrés au Canada*, petit volume de deux cents à deux cent cinquante pages, renfermant sous un modeste format le récit dramatisé de la vie d'une de ces familles émigrées au Nouveau-Monde ; que l'on fasse entrer dans ce cadre les renseignements de toute sorte que réclament la nature, les mœurs, les ressources et la géographie du pays, et l'on obtiendra un véritable succès.

Ajoutons aussi que la presse étrangère analyserait l'œuvre, en rendrait compte, et qu'outre la distribution gratuite du gouvernement, la librairie, par la vente, en étendrait certainement la propagation.

Nous ne nous dissimulons point la difficulté de la tâche ; mais nous pensons que le sujet offre les conditions désirables.

Le « Robinson Crusé » a plus répandu le

goût des aventures et des voyages parmi la jeunesse des Trois Royaumes, que la publication de tous les récits officiels d'expéditions édités par l'Amirauté.

Un fait aujourd'hui avéré pourtant, c'est que les lettres d'un père, d'un fils, d'un parent ou d'un ami établis en Amérique, sont considérées comme les plus puissants, les plus sûrs stimulants d'émigration.

Pourquoi cela ?

C'est que chaque lettre renferme un petit roman intime où les personnages parlent d'abondance; tandis que la plupart des brochures d'émigration, rédigées en style d'annonce, inspirent aux masses le même intérêt que le prospectus d'une panacée ou la circulaire d'une maison de commerce.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Le courant de l'émigration a éprouvé, en 1874, un véritable mouvement d'arrêt. Tandis qu'en 1873, 189,397 individus avaient quitté les ports de l'Angleterre à destination des Etats-Unis et de l'Océanie, 123,934 se sont embarqués en 1874. La diminution est donc de 67,463. Cette diminution du nombre des émigrants est l'une des causes de la souffrance des compagnies de paquebots transatlantiques.

Par suite de la crise qui sévit en ce moment sur l'industrie des transports maritimes par navires à vapeur, un certain nombre de compagnies allemandes et anglaises ont dû cesser leurs voyages. Le prix du fret de Liverpool à New-York, qui était de 25 à 42 francs le tonneau, est descendu à 5 fr., 2 fr. 50 et même 1 fr. 25.

Un grand meeting a été tenu à Wolverhampton, en faveur du droit des femmes au suffrage électoral. L'un des principaux arguments invoqués a été que les hommes qui refusent aux femmes ce droit indéniabie, les mettent au même rang que les chevaux et que les chiens qui, eux aussi, payent impôt; de là à les accabler de coups, d'injures, de brutalités de tous genres, il n'y a qu'un pas, disent-ils. Inutile d'ajouter que l'auditoire a voté en faveur du droit des femmes à nommer ses députés ou députées.

Une compagnie anglaise de chemin de fer vient d'inaugurer une nouvelle série de billets d'aller et retour pour toutes stations, billets que les voyageurs pourront se procurer durant toute l'année. Les billets pour un parcours de cinquante milles et au-dessous seront valables pendant sept jours; ceux délivrés pour un trajet de cinquante-et-un milles et au-dessus le seront pendant un mois. Le dimanche n'est pas compté dans les sept jours, de telle sorte que le droit du billet se terminant un dimanche est prorogé jusqu'au lundi. Il va sans dire que ces billets sont à réduction de prix.

Une députation du clergé français présentait naguère au pape trente volumes contenant les adresses de cent soixante évêques étrangers et de trois millions de fidèles, pour couvrir le saint-père à venir à Paris bénir les pierres de fondation de la nouvelle église du Sacré-Cœur.

En 1874, il y a eu en Russie 3,011,338 naissances, 2,429,943 décès et 610,320 mariages.

Le *Challenger*, après avoir relâché à Hong-Kong, à la fin de décembre, a repris son voyage d'exploration et en même temps de retour en Europe.

Les récoltes de la Nouvelle-Zélande étant ravagées par une multitude d'insectes, les colons ont pris le parti d'appeler à leur secours les oiseaux insectivores d'Europe. Un navire, le *Tintern Abbey*, a donc pris la mer, quittant le port de Londres, avec une cargaison de plus de douze cents mésanges, linottes, loriot, verdiers, chardonnerets, perdrix, grives, merles, etc. Arrivés à destination, ces volatiles recevront la liberté et vivront aussi heureux que possible, puisqu'ils trouveront tout à la fois une nourriture abondante et la protection des lois.

M. l'amiral de Quilès avait envoyé au Jardin d'acclimatation de Paris, une variété particulière de bambou japonais auquel, par reconnaissance pour le donateur, on a donné le nom de *Bambusa Quilèsii*. Ce bambou paraît devoir s'acclimater très-facilement, comme deux autres espèces dues à M. Simon, consul français en Chine. Ces dernières, cultivées dans le midi de la France, aux environs de Nîmes, ont largement prospéré, ont répondu à toutes les espérances, ont trouvé leur emploi dans

l'industrie des meubles légers de fantaisie, tables, chaises, tabourets, étagères, etc. En outre, ces bambous devenus français font l'objet d'un commerce d'importation pour l'Angleterre.

Le dimanche 17 janvier a été inauguré le chemin de fer métropolitain et souterrain qui réunit le faubourg de Péra à Galata. Constantinople aura donc avant Paris son chemin de fer intérieur. C'est le sultan en personne qui a tenu à inaugurer la voie nouvelle.

Un impôt ayant été mis, en Italie, sur les valeurs mobilières, les compagnies d'agents de change de plusieurs cités importantes auraient résolu de faire grève, comme de simples prolétaires.

Une expérience curieuse a été faite au Muséum d'histoire naturelle. Un crapaud avait été enfermé dans un bloc de plâtre, lequel avait été abandonné dans un coin durant plusieurs années. Ce bloc ouvert a rendu le crapaud vivant, mais en l'ormi. Il vivait mais ne se réveillait pas, et par conséquent n'accomplissait aucune des diverses fonctions nécessaires à la vie.

Voici quel a été, pour 1874, en France, le mouvement du commerce d'importation des produits agricoles. Les grains en nature ou manufacturés : froment, seigle, avoine, farine, pâtes alimentaires, forment un total de 171 millions; les pommes de terre, 15 millions; les légumes secs, 8 millions; les marrons 1 million 800 mille francs; les semences, 22 millions; les fourrages, 1 million 500 mille francs; houblon, 4 millions; les graines oléagineuses, 1 million; les chardons cardères, 2 millions. L'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne sont les principaux acheteurs pour ces denrées.

Les vins ont donné 238 millions; les eaux-de-vie et alcools, 80 millions.

Les sucres bruts et raffinés : 202 millions. On a exporté pour 3 millions de francs d'huile d'olive; 8 millions d'huile diverses; 12 millions de tourteaux de graines oléagineuses; 8 millions de bestiaux; 3 millions 1/2 de volailles; 35 millions d'œufs; 6 millions de fromages; 92 millions de beurre.

Les soies brutes ont rapporté 125 millions de francs; les laines 110 millions. Enfin, on a exporté environ 20,000 chevaux, juments, mulets, etc., pour une somme de 17 millions 1/2.

En résumé, la valeur totale des exportations agricoles s'est élevée, pour 1874, à 1,217,300,000 francs. Si de cette somme, l'on retranche le montant des importations pour les mêmes produits, soit 696 millions, l'on voit que le bénéfice de la France, pour cette seule branche de sa richesse, est de 521 millions de francs.

CAUSERIE DE QUEBEC

La critique est aisée et l'art est difficile. Cela a pu être vrai autrefois, cela peut encore être vrai aujourd'hui en certains endroits; mais ici, c'est tout le contraire qui est la vérité. La critique est impossible et, en conséquence, l'art est du dernier facile.

Ces réflexions me sont venues à propos du passage, par notre ville, d'une troupe charmante, dirigée par un impressario du nom de Holman.

Les affiches étaient superbes, les annonces prodigieuses et prodiguées. La troupe ne comprenait pas moins de sept étoiles, toutes de première grandeur. Vos journaux de Montréal en faisaient les plus grands éloges et nous avaient inondés de leurs rayonnements. J'avais bien encore quelques doutes, mais nous entendons si peu de bonne musique, que je me suis jeté là dessus comme un homme qui a faim et soif. Hélas! combien je m'en repens!

La salle de spectacle était pleine comme aux plus beaux jours. On devait donner *la Somnambule*, que j'avais relue d'un bout à l'autre avant de partir de chez moi, pour me rafraîchir la mémoire et ne pas perdre une seule note de cette musique délicieuse. En entrant, je vois un piano et quelques cuivres couchés paresseusement aux pieds de cinq ou six pupitres. J'avoue que cela me refroidit un peu; mais, fort de cette maxime du code criminel anglais « qu'un accusé est censé innocent tant que le jury ou le juge ne l'a pas déclaré coupable, » je refoule à l'intérieur mes sinistres appréhensions, je parviens même à faire reluire mes espérances, je me tais et j'attends.

Pourtant, le piano était toujours là, et il est difficile de concilier l'idée de *la Somnambule* avec celle d'un clavier, eût-il sept octaves et demie et fût-il sorti de la meilleure fabrique.

Enfin le rideau se lève; le chœur fait son entrée et attaque le premier morceau d'ensemble. J'étais plein d'indulgence, malgré tout, et j'ai trouvé cela assez portable, quoiqu'il n'y eût certainement pas lieu de *bissier*. La salle frissonne; c'est Lise qui apparaît! Elle commence. Mon Dieu! me dis-je en moi-même, que vous ai-je donc fait pour que vous m'infligiez une Lise de cet acabit? Le ciel resta sourd à mon interrogation et Lise continua son massacre. Ce fut, je crois, le signal. On se met à tirailler le premier acte de cette pauvre *Somnambule*; on en arrache violemment des débris informes que l'on nous présente tout pantelants et convulsionnés. Chacun se met de la partie: Rodolphe, Amine, le chœur; tout cela tenaille avec une persistance de vouloir, avec des raffinements d'opiniâtreté, et par-dessus tout avec un sans-gêne tel qu'en affecte l'étudiant en médecine taillant sans merci les chairs de son sujet.

Le premier acte a duré dix minutes: c'était encore trop. Dans le premier chœur, je n'avais heureusement pas entendu le piano. Mais, hélas! dans les morceaux moins bruyants, il m'a bien fallu le subir. Jamais je n'aurais cru qu'on put pousser l'audace du bras jusqu'à cette limite: je ne parle pas des doigts, ils n'y paraissent que comme hors-d'œuvre. Jamais clavier n'a émis des sons plus étranges et à la fois plus prétentieux. Je ne suis pas fort en harmonie, c'est ce qui m'a sauvé: un compositeur y eût laissé sa raison, et les mânes de Bellini ont dû ressentir, du haut de leur glorieux séjour, de frénétiques tressaillements. Joignez à cet accompagnement barbare la psalmodie creuse du comte dans le grand air *Viraviso*, et vous concluez avec moi qu'il est impossible de mieux s'entendre pour abîmer un chef-d'œuvre.

Il faut pourtant le dire, dans tout ce chaos, dans ce froissement indigne de choses si belles, il y a eu un petit oasis qui m'a un peu reposé, c'est le chœur *A fosco cielo*. Je vous assure que ce n'était pas trop mal rendu; mais, par exemple, il n'y a eu que cela... et le ténor qui, malgré sa voix usée, montrait de temps à autre qu'il comprenait son rôle: sa phrase avait même assez d'école.

Pendant l'entr'acte, les cuivres ont joué, dans un style qui chassait les gens vers la buvette.

Que vous dirais-je? Les deux autres actes ont été donnés avec le même succès impitoyable dans son éreintement. Heureusement que l'on n'a chanté que trois ou quatre morceaux par chaque acte. Tout le reste était une pâle comédie, ou plutôt une farce grotesque, une pantalonnade parlée dans un anglais que je m'applaudis de n'avoir pas compris dans tous ses dévergondages.

Bref, je suis resté jusqu'à la fin, debout, car il n'y avait pas assez de sièges. Je me demande ce qui m'a poussé à subir jusqu'à la fin ce châtement humiliant pour mes oreilles. Est-ce mon mauvais génie? Est-ce ce sentiment, naturel à une bonne âme, qui fait toujours espérer, en dépit même du bon sens, que les choses finiront par s'améliorer? Je l'ignore et ne veux pas chercher à le savoir. C'est assez d'avoir reçu la blessure sans se complaire à retourner le fer dans la plaie.

— Bien sûr, disais-je en sortant à un ami, demain, la salle sera vide, ou, du moins, les gens trouveront où s'asseoir.

Je m'étais trompé. Ils sont restés une semaine, et tous les soirs ils ont eu salle comble. Ils ont même joué *Fra Diavolo*, et je ne suis pas sûr qu'ils n'aient pas répé-

té *la Somnambule*. Ça été un succès sur toute la ligne. Savez-vous pourquoi? Vos journaux les avaient loués: les nôtres ont emboîté le pas, à une seule exception près. Cette exception est le *Mercury*; il mérite qu'on le nomme, car ses comptes rendus sont toujours faits avec impartialité et une grande connaissance du sujet. Les articles des autres étaient ronflants, flatteurs au superlatif, glorificateurs! Comme ces gens ont dû rire dans leurs barbes! Ils ont cru que nous les prenions au sérieux et ont mesuré l'étendue de notre savoir musical par la critique de nos journaux. Ils reviendront et ils n'auront pas tort. En revanche, le *Beethoven Quintett Club*, qui nous arrive ces jours-ci, prend la plus petite de nos salles, afin de pouvoir la remplir.

Croyez-vous qu'il ne serait pas temps pour les journaux d'établir une saine critique, et de décourager une fois pour toutes ces exploités de mauvais aloi.

Je conçois que, lorsqu'il s'agit de concerts charitables, organisés par la bonne volonté d'amateurs qui n'ont d'autre objet que de rendre service, on doit pratiquer l'indulgence, et tout en donnant de bons conseils, s'abstenir d'une critique que sa sévérité rendrait déplacée.

Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui font une profession, ou plutôt un métier de l'art, et qui viennent, sans aucune vergogne, tenter de nous faire prendre des vessies pour des lanternes—pardon pour cette locution—ne serait-il pas à propos de nous affirmer un peu et de faire voir à ces brocanteurs de doubles croches, que nous savons distinguer entre le comte Rodolphe et le général Boum Boum?

Notre impressario, j'oubliais de le dire, a donné la *Grande Duchesse*. On me dit que ce n'était pas mal. Je veux bien le croire: je n'y ai pas assisté, la première soirée m'avait découragé. Qu'on s'en tienne à Offenbach, mais qu'on ne touche pas aux chefs-d'œuvre!

Aurons-nous une fois cette volonté d'encourager la bonne musique et décourager la musique détestable? Je l'espère sans vouloir trop y compter. Il faut que la presse nous aide. Avec elle nous pouvons beaucoup: sans elle nous n'arriverons à rien, ou à presque rien.

Ma voix n'est pas la première qui ait fait entendre une note discordante au milieu du concert universel de louanges qui s'élève autour des brocanteurs de l'art. Nous sommes encore bien peu nombreux, cependant. Que l'on nous aide et nous réussirons.

NAPOLÉON LEGENDRE.

SCIENCE POPULAIRE

ÉTUDE DE LA CRÔTE TERRESTRE, ET DES DIFFÉRENTS ANIMAUX QUI Y SONT ENFOUIS, DEPUIS LES TEMPS PRIMITIFS JUSQU'À L'HOMME.

Il n'y a rien de plus intéressant et de plus instructif que l'étude des êtres qui ont habité la terre pendant les différentes époques géologiques.

Le terrain *Neptunien*, ou de formation aqueuse, est un immense ossuaire, recouvrant le globe dans son entier, et offrant partout et dans tout les pays des restes parfaitement conservés des animaux et des plantes qui ont vécu avant l'apparition de l'homme sur la terre. Ce terrain, comme son nom l'indique, a été formé par l'action des eaux et des glaces, qui ont usé, creusé le terrain Plutonien, ou de formation ignée, sur lequel elles s'étaient déposées par le refroidissement; aussi par l'action de l'air et de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique qui ont décomposé les pierres avec lesquelles elles étaient en contact, et produit un sédiment qui entraîné par l'action des eaux jusqu'à la mer, en a élevé progressivement le fond. C'est dans cette première couche vaseuse qu'ont été produits les premiers animaux qui ont habité notre planète; petit grain de sable perdu dans l'immensité de notre nébuleuse stellaire, et autour duquel on faisait tourner autrefois nos vingt millions de soleils, accompagnés de leurs planètes, ainsi que toutes les nébuleuses composant le système de l'uni-

vers, et le tout en 24 heures. (C'était vraiment grandiose!)

Ce sédiment augmentant d'épaisseur de siècle en siècle, finit à la suite des temps par acquiescer une épaisseur énorme : car on l'estime à plus de huit lieues. Par des calculs et des mesures les plus minutieuses, on est parvenu à connaître d'une manière approximative le temps qu'il a fallu pour produire un sédiment d'une telle épaisseur (ainsi deux cents millions d'années ont pu seules accomplir un pareil travail). Quant à la manière dont ces différents sédiments ont été soulevés et affaîlés, je renvoie le lecteur à l'étude de la Constitution Physique du Globe terrestre, que j'ai publiée dans *L'Opinion Publique* du 26 novembre 1874.

L'homme par son travail n'aurait jamais pu réussir à perforer la formation Neptunienne, vu son énorme épaisseur et les impossibilités physiques qu'il y aurait rencontrées une fois parvenu à une certaine épaisseur. (La plus grande profondeur que l'homme a pu atteindre en pénétrant dans les entrailles de la terre ne dépasse pas 1,800 pieds.) Ce sont les immenses tremblements de terre qui ont eu lieu aux différentes époques géologiques, qui ont mis à nu de nouveaux continents et formé de nouvelles chaînes de montagnes, sur les flancs desquelles on a pu étudier l'ordre dans lesquelles les stratifications se sont formées depuis les époques les plus anciennes jusqu'aux temps les plus modernes.

Les falaises bordant les continents, le lit des fleuves et des rivières creusés dans le roc ont aussi fourni des sujets à cette étude si intéressante. Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait eu occasion de visiter les carrières où l'on extrait la pierre à chaux ou la pierre de taille, qui ne sont que des carbonates de chaux faisant effervescence si on les soumet à l'action d'un acide quelconque ; souvent ils contiennent du sable très-divisé ainsi que de l'argile, et quelquefois des matières bitumineuses, et même souvent de la magnésie. Vous avez remarqué que cette pierre était par lit ou par banc plus ou moins épais, variant de un à plusieurs pieds d'épaisseur ; que ces lits offraient ordinairement la position horizontale, mais quelquefois qu'ils étaient plus ou moins inclinés ; et toujours superposés les uns sur les autres, comme les feuillets d'un livre, ou les rangs d'une maçonnerie en pierre de taille. Tous ces différents bancs de pierres stratifiées sont des anciens sédiments déposés au fond des mers anciennes, et qui renferment tous les débris des êtres qui ont vécu dans ces eaux.

Jetiez un coup d'œil attentif sur la texture de ces pierres, et vous serez étonné de la quantité de fragments, de coquilles et d'animaux, plantes ou zoophytes qu'elles contiennent. La science qui s'occupe de l'étude des animaux enfouis dans ces couches pierreuses, se nomme *Paléontologie* (3 mots tirés du grec) qui signifie : discours sur les anciens êtres. Celle qui s'occupe de l'étude de la croûte terrestre se nomme *Géologie*, qui vient des mots grecs (*Gé* terre, et de *logos*, discours), science qui traite de l'arrangement et de la nature des différentes couches de la terre. On appelle *minéralogie*, la science qui fait connaître la composition des différentes substances qui rentrent dans la formation de la croûte terrestre.

TABEAU ABRÉGÉ DES PRINCIPAUX DÉPÔTS SÉDIMÉNTAIRES DE LA FORMATION NEPTUNIENNE.

La formation Neptunienne (c'est-à-dire de Neptune, le Dieu des eaux) a été produite par l'action des eaux, déposées sur la formation Plutonienne (c'est-à-dire de Pluton, le Dieu des enfers), ou d'origine ignée, formant la croûte primitive du globe terrestre. Ce n'est qu'après des centaines de milliers d'années que cette croûte fut suffisamment refroidie, pour y recevoir la masse des eaux, qui avant cette époque formaient une immense atmosphère, entourant de toute part la terre, mais n'y touchant pas... La chaleur de cette croûte était tellement intense, que les eaux y furent en état d'ébullition pendant des milliers d'années ; enfin, quand la température fut convenablement abaissée, la vie végétale et animale commença à se développer au milieu des eaux.

La formation Neptunienne se divise en trois grandes sections : 1. En primaire ou Paléozoïque (c'est-à-dire des anciens animaux ou êtres). 2. En secondaire ou Mésozoïque, c'est-à-dire des animaux de l'âge moyen ou de l'époque moyenne. 3. En tertiaire ou Cénozoïque, ou Néozoïque (c'est-à-dire des nouveaux animaux.)

Le terrain primaire se subdivise en terrain Cambrien, ou terrain de transition inférieur ; son nom lui vient de la partie centrale des montagnes du pays de Galles (*Cambria*), où il a été étudié en premier lieu. Il repose directement sur la formation Plutonienne, et se compose de Gneiss (pierre dure faisant feu au briquet), composé de lit mince, formé par trois minéraux différents, qui sont : le quartz, le feldspath et le mica. Cette roche stratifiée forme tout le massif de la chaîne des montagnes Laurentides, située au nord du fleuve St. Laurent. A cette pierre il faut ajouter les ardoises ou schistes micacés, les bancs de grès et de pierre à chaux, ou pierre calcaire.

Le terrain Silurien ou de transition moyen. Le nom de ce terrain lui a été appliqué parce que les roches qui le composent peuvent être parfaitement étudiées dans la partie de l'An-

gleterre et du pays de Galles, qui formait l'ancien royaume des Silures. Il offre avec le précédent plusieurs points de ressemblance ; mais il en diffère essentiellement en ce qu'il repose sur lui en stratifications discordantes. Il n'a donc commencé à se former qu'après le bouleversement des schistes cambriens. Ce terrain est formé de calcaire, de grès et de schistes micacés.

Le terrain Devonien ou de transition supérieure, ou terrain anthracifère (ou houilliers). Ce terrain est ainsi nommé parce qu'il est abondant en Angleterre, dans le comté de Devon. Il se distingue nettement du terrain Silurien, avec lequel il est en stratification discordante, indépendamment des grès schisteux et des schistes des différentes espèces, des calcaires divers, roches qui alternent toutes ensemble. Le terrain Devonien renferme souvent, en grande abondance, de couches d'une matière carbonneuse, l'Anthracite. En Angleterre, ce sont principalement les grès qui dominent dans ces dépôts ; ils constituent dans cette contrée des couches d'une grande puissance, désignées sous le nom de *vieux grès rouge*, à cause de son antiquité et de sa couleur rougeâtre prédominante.

L'anthracite des terrains Devonien est le plus ancien de nos combustibles. Il renferme déjà des fougères, des calamites ou polypes Zoanthaires apores (coraux marins), et diverses autres plantes qui diffèrent peu de celles qu'on rencontre dans les terrains houilliers.

DR. J. A. CREVIER,
Médecin Naturaliste de Montréal.

(A continuer)

UN CANADIEN-FRANCAIS

M. PARENT

Nous trouvons dans l'*Explorateur*, journal géographique et commercial, publié à Paris, avec le portrait de M. E. Parent, une excellente et sympathique appréciation de cet homme regretté.

Supprimant la partie historique que nos lecteurs ont lu dernièrement dans ces mêmes colonnes, nous donnons les appréciations sur l'homme et les œuvres de ce beau caractère :

« Le portrait que nous publions aujourd'hui est celui d'un Canadien-Français que la mort vient d'enlever à l'affection de ses concitoyens, et dont le nom appartient à l'histoire du Canada à des titres divers, français aussi éminents les uns que les autres. Français d'origine, comme l'indique son nom, tour à tour journaliste, avocat, littérateur, économiste, homme d'Etat, M. Etienne Parent personnifie en lui les qualités distinctives de notre race : le culte de l'égalité, la recherche des solutions qui intéressent le bien-être des masses ; ce n'est donc pas sans raison ni sans droit que nous réclamons M. Parent : celui-là est bien réellement Français, qui, dans un pays vierge et sur un sol où les premiers germes de la littérature ont à peine éclos, se distingue par les qualités intellectuelles et morales particulières à notre race. L'école canadienne-française ne compte pas encore un demi-siècle d'existence ; son acte de naissance ne remonte guère qu'à la période dans laquelle on voit apparaître notre grand historien national du Canada, M. Garneau, un poète distingué, M. Cremazie et plusieurs hommes de mérite tels que l'abbé Ferland, l'abbé Casgrain, M. de Gaspé, Taché, etc.

« ... La victoire obtenue, les chefs du parti canadien-français se préoccupèrent d'en étendre les effets et d'en recueillir les fruits. Pour cela, que fallait-il ? Instruire les populations que l'on venait d'investir du droit de se gouverner elles-mêmes. Avec une grande flexibilité d'aptitudes et un exquis des conditions nouvelles où se trouvait placé le Canada, M. Parent se mit immédiatement à l'œuvre. Il employa les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à répandre dans le public des idées saines et pratiques, la morale et la philosophie. Ce ne fut pas seulement comme journaliste et comme homme d'Etat, mais à titre de conférencier que M. Parent se mit à porter la

lumière au sein de la population canadienne. Malheureusement nous n'avons pas toutes ses œuvres ; quatre de ses conférences seulement nous sont parvenues. Elles ont pour titre : *De l'importance et des devoirs du commerce ; Considération sur le sort des classes ouvrières ; De l'intelligence dans ses rapports avec la société*. On voit, par ce simple énoncé, la sphère parcourue par l'éminent journaliste.

« Pour bien comprendre le rôle nouveau dans lequel le Canada vient d'entrer, il faut se transporter par la pensée de ce pays neuf, au sein duquel les idées modernes n'ont déposé que de rares semences, où le souffle littéraire effleure à peine l'opinion, que des luttes ardentes ont absorbé jusqu'en ces derniers temps, et dont le réveil est d'hier. Il ne faut donc pas juger M. Parent uniquement au point de vue français, mais au point de vue canadien-français. A proprement parler, il n'est ni économiste ni politique, ni philosophe dans le sens strict du mot ; mais il est un peu de tout cela à la fois. Par un côté, il se rattache à l'école utilitaire de Stuart-Mill, par l'autre, à l'école spiritualiste de Fénelon et de Bossuet. En somme, il se rattache à notre race par les qualités du cœur et de l'esprit. C'est surtout un homme plein de sens et de raison. Partisan des choses vraiment utiles, il exhorte le commerce. « Le commerce, dit-il, est, après la religion chrétienne, le plus grand instrument, entre les mains de Dieu, pour l'avancement moral et intellectuel de l'homme. Par lui, les barbares ont été amenés dans la voie de la civilisation, et c'est par lui que l'Angleterre doit d'être l'un des empires les plus riches et les plus peuplés de la terre... Il s'est fait et se fait encore de beaux rêves sur la fraternité humaine, sur les moyens d'arriver à la fraternité universelle. Le plus sûr de ces moyens, nous l'avons dans le commerce. » Nous nous arrêtons. Il y a dans cette conférence sur l'utilité du commerce, sur les devoirs du négociant, sur la position que le commerce procure, d'excellents passages que nous regrettons de ne pouvoir citer, faute de place, et que nous gagnerions à mieux connaître.

« La conférence sur le sort des classes ouvrières mérite aussi d'être signalée. M. Parent sort de la classe ouvrière ; il n'a pour elle que des sentiments d'affection. Aussi lui conseille-t-il d'éviter tout ce qui pourrait lui être nuisible. Il croit que l'ouvrier méconnaît ses intérêts lorsque, par des coalitions, il force celui qui l'emploie à lui donner un prix plus élevé que celui résultant de la concurrence. Le maître aussi méconnaît ses vrais intérêts lorsqu'il refuse à son employé le prix qu'il a le droit d'attendre d'après la même règle. Il demande que les ouvriers soient astreints à déposer aux caisses d'épargne, et qu'ils s'associent dans le but d'aider ceux du même métier à trouver du travail au loin, lorsqu'il viendra à manquer sur place. Il conseille donc le syndicat, mais le syndicat ayant des ramifications à l'étranger. Ajoutons que c'est là le corollaire obligé d'une idée émise, dans ces derniers temps, devant la Commission de géographie commerciale sous le titre de « Chambre de commerce internationale. »

« Dans son discours de « l'Intelligence dans ses rapports avec la société, » M. Parent, avec son intrépidité habituelle, envisage les problèmes les plus ardues, les résout même — à sa façon — d'un visage calme et sans sourcilier. A ses yeux, toutes les questions étant simples, doivent être traitées simplement et sans phrases. « La société marche en avant, et sa marche est soumise à deux lois ; lois d'ordre et de conservation d'un côté, lois de réforme et de progrès de l'autre. On pêche contre les premières, lorsqu'on porte la main sur des institutions qui, quoique imparfaites

sous certains rapports, comme le sont toutes les choses humaines, sont en harmonie avec l'état moral ou intellectuel des peuples qu'elles régissent. On pêche également contre les secondes, lorsqu'on repousse ou néglige les changements ou perfectionnements que demande un état social plus avancé. »

« Il y a dans le discours sur l'Intelligence une foule de traits, de pensées et de remarques qui dénotent chez son auteur, à côté d'un sens très-droit, d'un jugement ferme et modéré, un esprit ouvert aux illusions ; illusions qui d'ailleurs prennent leur source dans les inspirations d'une âme droite et d'un cœur généreux. Ne les troublons pas par des réflexions que chacun peut faire soi-même. Associons-nous plutôt aux regrets que la perte de M. Parent fait éprouver aux Canadiens ; et disons comme eux, que l'homme dont la forte vaillance les conduisit à la conquête de leurs libertés, qui les éclaira par sa parole après les avoir rendus libres par sa plume, et qui ne cessa d'être pour eux un guide et un ami, a bien mérité de la patrie, et doit avoir son nom inscrit parmi les grands citoyens dont s'honore le Canada Français.

« EDMOND FARRENC. »

TABLETTES LOCALES

Au sujet de la présentation d'un bill qui pourvoit à une protection plus efficace des personnes voyageant en chemin de fer, bill que le Parlement d'Ottawa vient d'adopter, la statistique nous donne le chiffre des diverses victimes d'accidents sur les chemins de fer depuis leur établissement dans le pays :

Grand-Tronc.....	914
Great-Western.....	334
Northern.....	20
Autres lignes.....	20

Le rapport est muet sur les suites des accidents ; mais on présume que plus d'un quart de ce total ont été tués instantanément, ou sont mortes peu de temps après.

La ville de Chicoutimi verra s'achever, durant le cours de l'été prochain, la construction du magnifique séminaire commencée il y a une année à peine. Dédié à la Sainte Famille, cet édifice aura une longueur de 108 pieds sur 52 de largeur, et comprendra quatre étages pleins, surmonté d'une partie en mansarde, haute de quatorze pieds.

On apprendra avec plaisir que la collection d'ouvrages amassés pendant le cours d'une carrière de 39 années de prêtrise, par le Révd. M. Joseph Tardif, décédé le 15 février dernier, à St. Pierre de l'Isle d'Orléans, ouvrages qui comprennent 360 volumes, ont été légués par le défunt à la bibliothèque du nouveau séminaire de Chicoutimi.

La valeur des produits des pêcheries Canadiennes, y compris Manitoba et la Colombie Anglaise, est estimée pour l'année 1874 à \$20,000,000. Il reste entendu que ce chiffre ne s'applique qu'aux poissons pris par les Canadiens dans les eaux de la Puissance.

On estime la valeur des produits des pêcheries françaises dans nos eaux à \$4,000,000 environ ; celles des pêcheurs américains sur nos côtes à \$15,000,000.

Le nombre des pêcheurs canadiens est à peu près de 25,000.

Nous ne comprenons point dans ce total le revenu de la pêche du phoque et de la baleine.

Voici à ce sujet un compte-rendu des résultats obtenus par la flottille anglaise qui a poursuivi, dans les régions arctiques, la pêche de la baleine et du phoque.

A la fin de la dernière campagne, cette flottille, à l'exception de l'*Arctic*, était de retour à Dundee.

La pêche du phoque a produit 577 tonnes d'huile, rendement de la pêche de 46,252 phoques. La pêche de la baleine a été bien autrement fructueuse ; en voici les résultats :

Baleines capturées, 174 ; tonnes d'huile, 1,290 ; tonnes d'os, 66½.

Le prix de l'huile de baleine est de £40 la tonne, et de l'os £540 la tonne. A ces prix, l'huile obtenue en 1874 vaut £57,600 et l'os £35,910, ce qui donne un total de £87,510. Le résultat des deux pêches de la baleine et du phoque est, par conséquent, de £145,111.

Le tableau suivant donne le résultat des pêches de la baleine depuis 1865 :

	Nombre de navires.	Tonnes d'huile	Oss.
1865	7	630	30
1866	11	340	18
1867	11	20	—
1868	13	970	50
1869	10	140	7½
1870	6	760	40½
1871	8	1165	61½
1872	10	1010	54
1873	10	1352	69
1874	10	1290	66½

SEMAINE POLITIQUE

La session fédérale tire à sa fin, car on met à passer les mesures la hâte malheureuse qui a toujours signalé les derniers jours des Parlements annuels.

Un bill du Ministre du Revenu nous a doté de mesureurs de bois ; ce seront dorénavant des fonctionnaires rétribués par l'état qui remplaceront les employés des marchands de bois. Un bill de M. Fournier change radicalement l'administration d'établissements régis auparavant par des règlements spéciaux.

« A l'avenir tous les pénitenciers en Canada, et telles autres prisons, hôpitaux, asiles et institutions publiques qui seront désignés à cet effet, de temps à autre, par proclamation du gouverneur en conseil publiée dans la *Gazette du Canada*, ainsi que tous les prisonniers, détenus, malades et internes qui s'y trouvent, seront sous le contrôle du ministre de la Justice, qui aura et exercera sur eux un pouvoir administratif absolu. »

L'adoption de la loi de faillite a donné lieu à une séance fort animée, dans laquelle on a pris le vote sur cinq amendements successifs présentés par M. Bowell, Bourassa, Béchar, Colby et Palmer. La loi a été votée par 115 voix contre 41.

Aux Etats-Unis, deux événements : le discours prononcé au Sénat par l'ex-président Johnson, sur les affaires de la Louisiane : et concernant la pacification du même Etat, le rapport du comité, dit compromis Wheeler.

Ce comité a décidé que onze représentants démocrates déclarés non-élus par le *Returning Board* ont le droit de siéger à la législature. Six autres qui réclamaient également sont déclarés élus.

En ce qui concerne le Sénat de l'Etat, un démocrate déclaré non élu par le *Returning Board* est admis à siéger ; un autre est débouté de sa réclamation.

On s'attend à ce que Kellogg convoque une session extraordinaire de la législature vers la mi-avril afin de réorganiser immédiatement la seconde Chambre sur les bases de l'arrangement conclu. L'opinion publique à la Nouvelle-Orléans et dans toute la Louisiane est très-favorable au compromis Wheeler.

En France, on prend quelque répit en attendant les nouvelles élections générales.

Les ministres ont déclaré pendant la réunion des bureaux que la question de dissolution dépend uniquement de la décision de l'Assemblée ; mais qu'il serait dangereux, au point de vue de l'extérieur et de l'intérieur, de fixer cette date trop longtemps d'avance.

L'Assemblée s'est ajournée le 22 mars pour prendre ses vacances de Pâques, après une courte séance, qui n'a présenté aucun intérêt.

Pour l'Espagne, la convention projetée avec les carlistes n'a pas été conclue. Huit chefs insurgés seulement ont suivi l'exemple du Général Cabrera et reconnu le gouvernement du roi Alphonse.

Ce général a publié un nouveau manifeste pour expliquer sa déclaration récente en faveur de Don Alphonse. Il dit qu'il désire la paix. Don Carlos n'a rien appris et refuse de suivre ses conseils, qui

sont de gagner l'estime du pays par des moyens politiques. Cabrera déclare qu'il n'était pas opposé à la guerre lorsque l'anarchie régnait en Espagne ; mais maintenant qu'on a proclamé un roi qui considère comme son titre le plus noble celui de catholique, les Espagnols encourent une grave responsabilité, s'ils persistent à rester désunis.

A. ACHINTRE.

CORRESPONDANCE

UNE VOIX DU CANADA À LA RIVIÈRE-ROUGE

Souvent la petite colonie de la Rivière-Rouge au milieu de ses longues souffrances et de ses courtes joies nous a rappelé qu'elle pensait à nous et qu'elle travaillait pour nous.

Comme autrefois, les fils de la France jétés sur cette Amérique, prouvaient à la mère-patrie leur dévouement pour les mêmes intérêts et en recevaient toujours une sympathique reconnaissance ; ainsi la Rivière-Rouge selon nous, sera toujours en droit d'avoir une large part dans nos cœurs, notre gratitude et notre générosité. Mais c'est toujours quand nos frères sont éprouvés par les luttes, les souffrances de tout genre que notre voix doit se faire entendre. Cette voix doit répéter sur tous les tons l'harmonie de tous les cœurs reconnaissants en faveur d'une grande œuvre, accomplie par des frères pour notre sainte religion et notre chère patrie. Il y a à la Rivière-Rouge, un homme qui semble réunir dans sa personne tous les dévouements passés et présents, et qui sera toujours, un modèle pour l'avenir. Cet homme, c'est Mgr. Taché. Déjà nos populations du Canada ont pu exprimer publiquement en quelques endroits à ce digne prélat, lors de sa dernière visite en Canada, leurs sentiments de reconnaissance et d'admiration, pour le zèle que Sa Grandeur a si constamment manifesté pour ses frères et les nôtres de la Rivière-Rouge. Mais il semblait à plusieurs que ce sentiment de cordiale sympathie pourrait être mieux exprimé par une offrande, qui, placée en face des autels et près du trône archiépiscopal du prélat, rappellerait toujours notre communauté de prières, de vœux et de soupirs. Une époque favorable se présentait. Elle a donc été saisie avec empressement. Ainsi le prouvent les quelques lignes suivantes servant d'en-tête aux listes de souscription :

Les amis des missions de la Province ecclésiastique de St. Boniface, voient avec plaisir venir le vingt-unième anniversaire de l'élection de Mgr. Taché, à l'Épiscopat ; ce jour, 24 juin, jour de bonheur pour la famille canadienne, et aussi le trentième anniversaire du premier départ d'au milieu de nous, du jeune missionnaire, depuis premier archevêque de St. Boniface, est pour ses compatriotes une occasion favorable de lui exprimer leurs respectueuses sympathies.

Dans la pensée de célébrer les noces d'argent de Sa Grandeur, des amis voudraient que les sons harmonieux de l'orgue encore inconnus dans les vastes solitudes du Nord-Ouest puissent le 24 juin 1875, résonner dans l'Église métropolitaine de St. Boniface, pour rappeler à nos frères de Manitoba, ce qu'à ce jour a de mémorable sous tant de rapports, et pour leur dire digne pasteur et pour ses compatriotes.

C'est pour l'achat, le transport, l'installation de cet instrument que des listes de souscription sont ouvertes sous la direction de M. Malo, ancien missionnaire.

J. F. MALO, Ptre.
J. POULIN, Ptre.

Montréal, 29 septembre 1874.

En publiant ces lignes, M. l'Éditeur, vous offrez par là même à tous vos nombreux lecteurs l'occasion de s'adjindre à ce témoignage d'intime souvenir. Plus d'un sans doute, serait heureux de voir son nom parmi ceux qui y ont pris part. M. le chanoine Dufresne de l'Évêché se ferait un plaisir d'ajouter leurs noms à ceux qui ont pris l'initiative.

NOS GRAVURES

Centenaire Américain, Palais de l'Exposition Horticole

Ayant déjà donné l'édifice principal de l'Exposition de Philadelphie, notre gravure représente aujourd'hui le local destiné aux produits de l'horticulture.

Comme on peut voir, un véritable jardin émaillé de parterres, de massifs, d'arbustes, entoure et sert comme de vestibule à la maison des fleurs.

C'est la forêt, le parc si l'on veut, la

nature, recevant en toilette un peu rustique, les hôtes nombreux aux robes délicates, nuancées et merveilleuses, dont la science horticole a enrichi le monde.

Le Palais renferme des pavillons, des galeries, des bassins de serres où les plantes les plus rares, celles qui demandent des flots de soleil ou le calme et la fraîcheur des eaux profondes, trouveront ces éléments essentiels à leur vie, et à l'épanouissement complet de leur beauté.

Depuis le cèdre majestueux jusqu'à l'hysope minuscule, depuis les formes si bizarres de la végétation australienne jusqu'à celles rudimentaires des mousses du pôle, tout se trouvera réuni dans cet espace. Ce sera comme le microcosme de la flore terrestre.

Marguerite

Cette innocente jeune fille, cette adorable fiancée que le génie de Goethe a immortalisée dans son admirable drame de Faust, n'a point encore cédé aux tentations de son satanique fiancé : pure et candide, ne se doutant point, hélas, des épreuves que lui réserve la vie, Marguerite a couru les champs tout un jour, et fait une ample moisson de fleurs nouvelles.

Elle a placé à son corsage une des fleurs les plus éclatantes, la plus parfumée, et avant de porter un bouquet à la maison maternelle, elle vient offrir à la vierge et déposer aux pieds de sa statue, dans la niche rustique qu'elle occupe, les prémices de cette cueillette matinale.

Quelle pureté, quelle fraîcheur, dans ce profil virginal ! Comme ce simple bonnet, d'où s'échappent deux nattes opulentes de cheveux dorés, fait valoir ces bandeaux aux tons d'ambre ! Et ces sourcils si fins, si légers, dont l'arc gracieux donne au regard abrité sous les longs cils des paupières, tant de mélancolique douceur ! Comme ce cou flexible, élégant et robuste à la fois, se dégage avec grâce, et comme les contours du corsage, la souplesse de la taille, indiquent de sève et de jeunesse.

Le costume moyen-âge, corsage à crevés, et manches plates, l'aumônière suspendue à la ceinture, ajoutent encore à l'expression de cette poétique figure.

C'est une création d'artiste, d'où se dégage, nous ne savons quel charme suave, comme une grâce pudique, un parfum d'innocence, mêlés à je ne sais quoi d'humain et de terrestre qui laisse pressentir la destinée de la Marguerite du Faust.

L'Ange apparaissant aux Saintes Femmes

Voici de quelle manière le plus ancien des évangélistes, St. Mathieu, qui écrivit huit ans après leur arrivée, en langue syro-chaldéenne, le récit des événements de la Passion du Sauveur, raconte cet épisode miraculeux :

« La semaine étant passée, le premier jour de la suivante commençait à peine à luire, que Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel, et vint renverser la pierre qui était devant l'entrée du sépulcre, et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair, et ses vêtements blancs comme la neige. Les gardes en furent tellement saisis de frayeur, qu'ils devinrent comme morts. Mais l'Ange s'adressant aux femmes, leur dit : Pour vous, ne craignez point car je sais que vous cherchez Jésus, qui a été crucifié. Il n'est point ici ; il est ressuscité comme il avait dit. Venez voir le lieu où le Seigneur avait été mis, et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité d'entre les morts. Il sera devant vous en Galilée, c'est là que vous le verrez, je vous en avertis auparavant. »

A. ACHINTRE.

Le Bateau Inchavirable du Capitaine Ramakers

Nous connaissons peu de « types » aussi accomplis d'officier français que l'est le capitaine Tristan Ramakers. Il a été dans l'arme des chasseurs à pied, et notamment au bataillon de la Garde, au 5e et au 19e, une de ces physionomies dont on ne perd pas de longtemps le souvenir.

Fils de ses œuvres, dès son entrée au service, Ramakers s'est signalé comme un de ces sujets qui, dans les bataillons, font parler d'eux. En campagne, s'il est un coup à tenter, une action d'éclat à faire, c'est lui qui s'en charge, et il réussit toujours.

Il se jette aussi bien, comme à l'Alma, sur une batterie russe que dans un incendie ou dans un fleuve. Sa poitrine est couverte aussi de deux brochettes de croix et médailles, qui témoignent de son mérite.

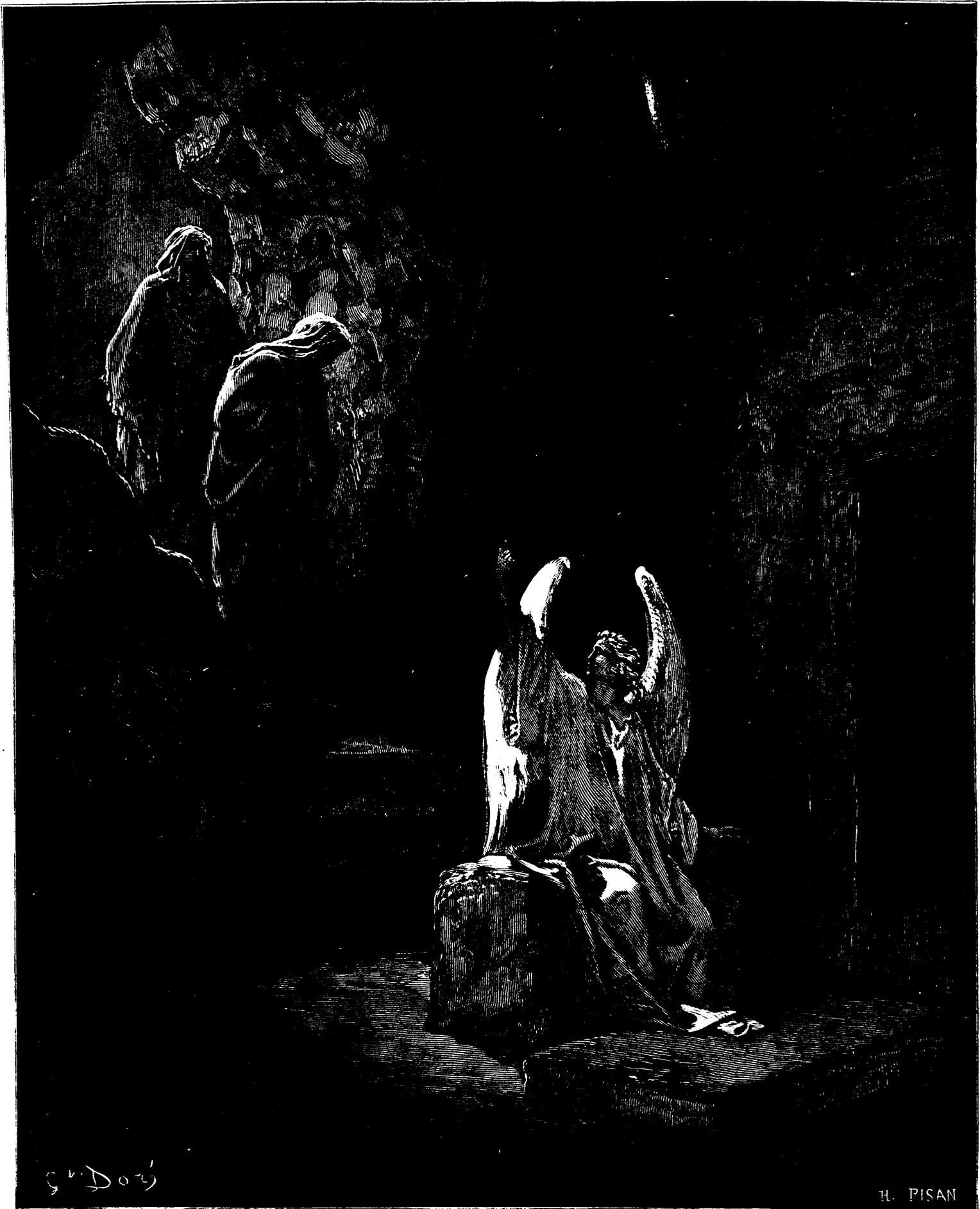
Mais le côté le plus curieux de ce « type militaire », que nous nous nous permettons de faire connaître, est la disposition de son esprit, à inventer, à perfectionner quoi que ce soit. Armement, équipement, campement, etc., rien ne semble impossible au capitaine Ramakers, et il ne cesse de chercher les moyens d'améliorer ce qui sert au soldat. Fantassin, il crée des modèles de tentes, transforme les sacs des troupiers et leur mode de suspension : songe, il y a plus de vingt ans, aux fusils à culasse, qu'il ferme hermétiquement avec un bouchon, fort curieux, aujourd'hui adopté ; établit des modèles de canons, de mitrailleuses, etc. Un chasseur se noie, il invente un système de ceinture, de câbles sauveteurs pour les crues du Rhône ; un autre succombe-t-il dans un incendie, il pense aussitôt à un casque spécial, etc., etc.

Sa dernière invention, qui a fait il y a quelque temps beaucoup de bruit à Nice, et dont nos gravures représentent les expériences, lui a été suggérée par le sinistre qui, l'été dernier, engloutit à Poitiers cinq sous-officiers du 33e régiment d'artillerie. Ces malheureux, au retour d'une partie de plaisir en rivière, firent chavirer leur barque et se noyèrent. Le capitaine Ramakers lut le fait dans l'*Avenir Militaire* ; vite il réfléchit aux moyens qui pourraient empêcher ces accidents, si fréquents sur nos fleuves. Il conçut immédiatement un ensemble de palettes qui doivent, combinées, annihiler sur les bateaux légers toute action qui tendrait à les faire chavirer. Voici, du reste, la description bien simple de l'appareil adapté à ce *Bateau inchavirable* :

L'appareil se compose de quatre patins sous-marins, placés sur la quille, deux à l'avant, deux à l'arrière. Deux volants-aillettes, placés à babord et à tribord et fixés un peu au-dessus de la ligne de flottaison, sont simplement formés de deux planches. La première, retenue par des charnières, est suspendue aux flancs de l'embarcation et rencontre, dans sa partie inférieure, la seconde qui, mise en mouvement par l'oscillation, quand elle se produit, fait relever l'appareil et lui donne une force de résistance prévenant le clapotage toujours si dangereux et que le passage des bateaux à vapeur rend aussi fort qu'en mer.

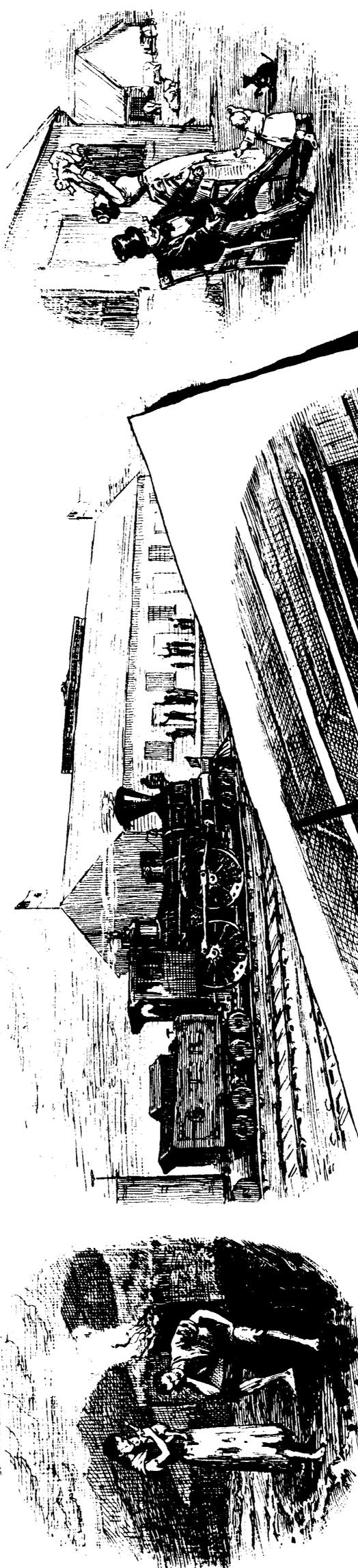
Cette invention est si simple qu'elle peut s'appliquer, presque sans frais, à toutes les embarcations. Aussi l'étonnement qu'ont ressenti les officiers du 111e de ligne et la foule des spectateurs qui assistaient dans le port de Nice aux expériences, a-t-il été très-grand. Nous n'avons donc pas hésité à la signaler, car elle a été conçue dans un but tout à fait philanthropique par le capitaine Ramakers. Les lecteurs ne nous en voudront pas de leur avoir montré en même temps une des physionomies qui font le plus d'honneur à l'armée.

F. LE BESOU DE LA BASTAYE.

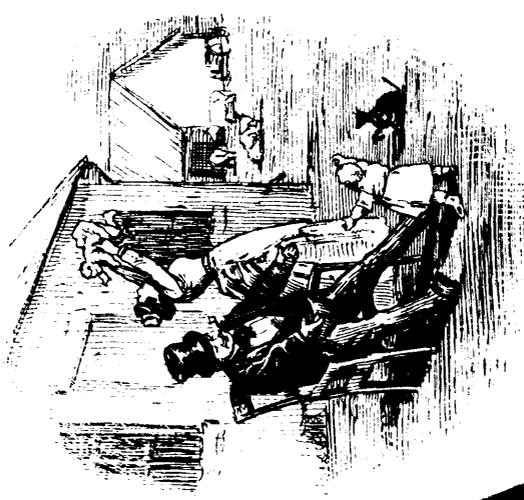


L'ANGE APPARAISSANT AUX SAINTES FEMMES

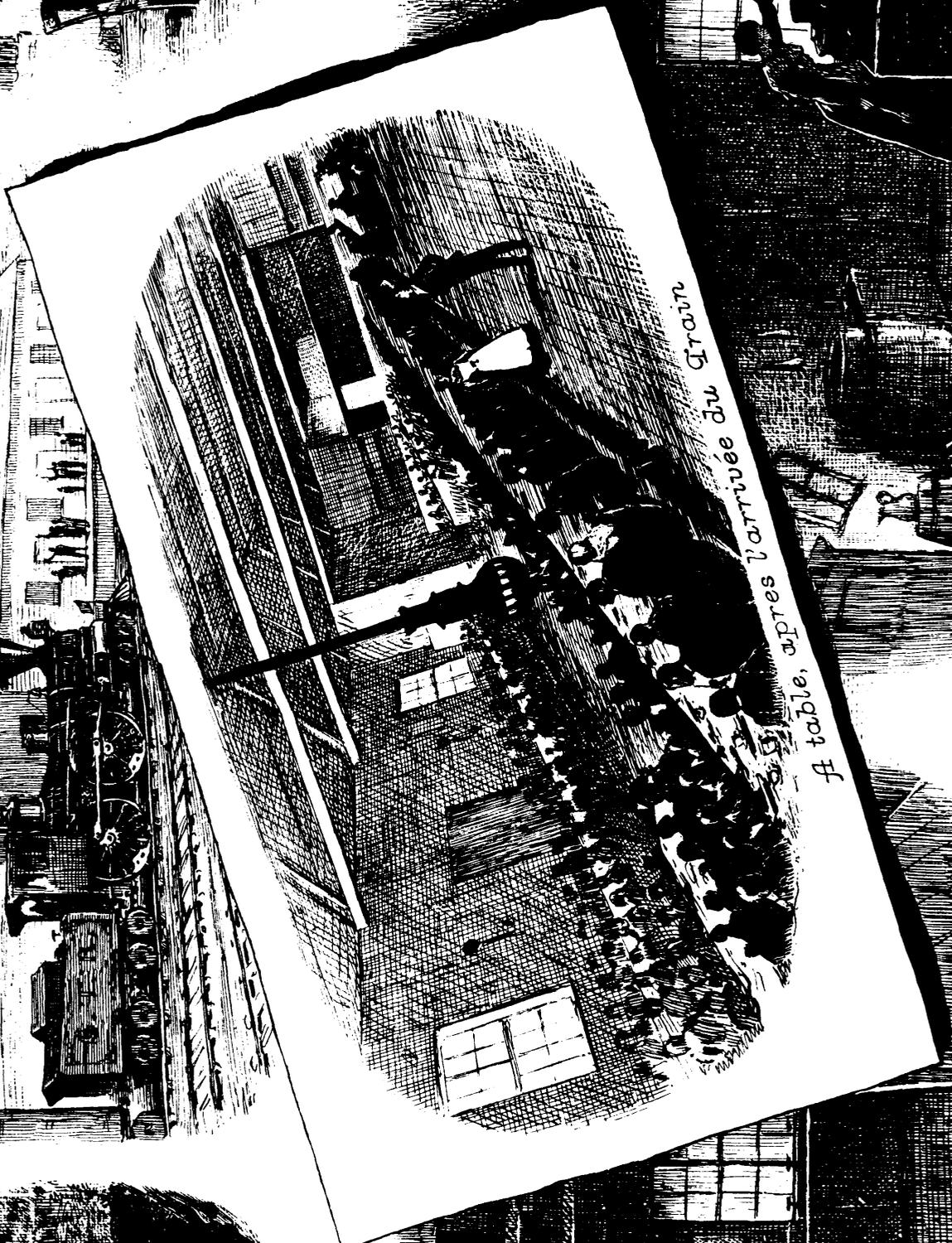
La Station



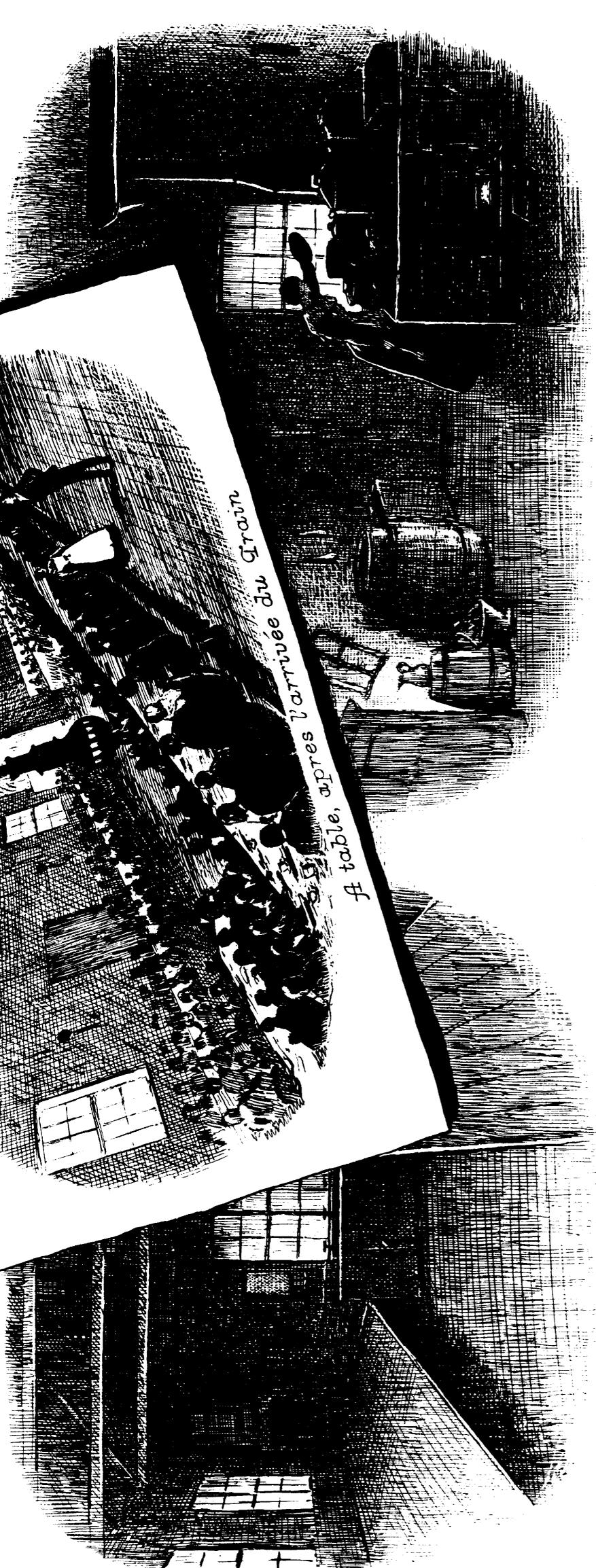
Avant le Départ



Un an après



Un des Dortoirs

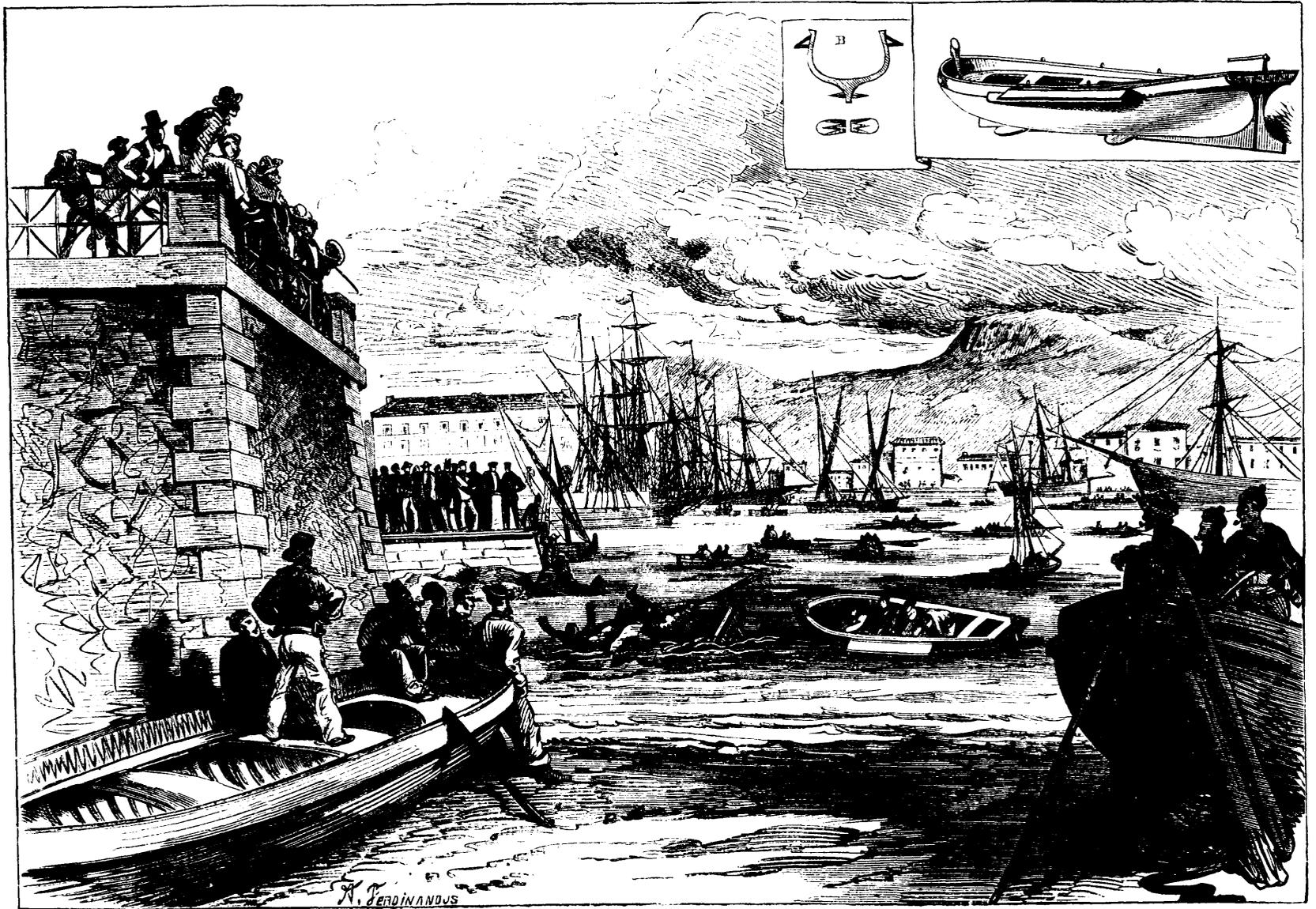


La Cuisine

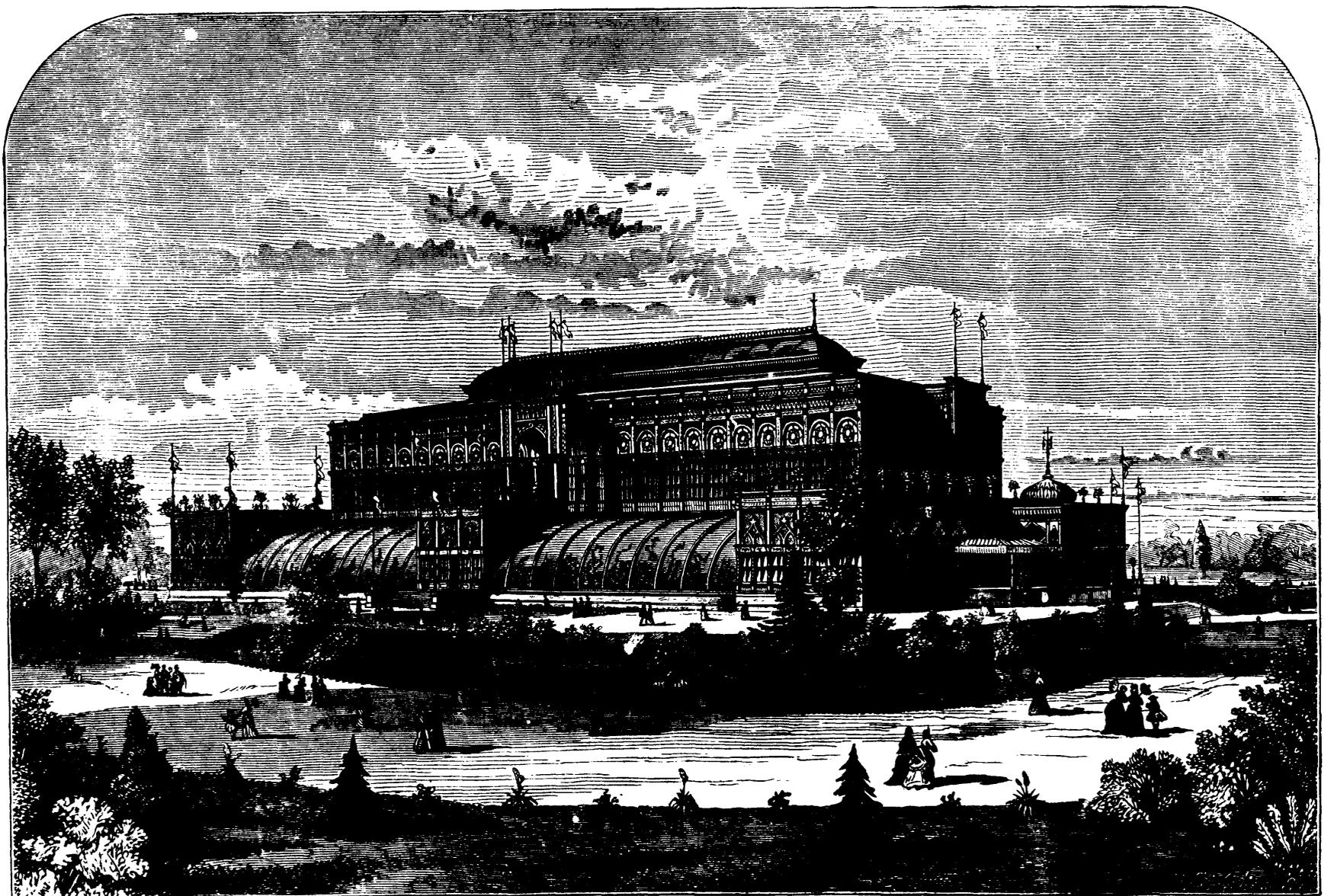
A. S. Henschkeoff



Marguerite.



EXPERIENCES DU BATEAU INCHAVIRABLE DU CAPITAINE RAMAKERS



CENTENAIRE AMERICAIN, PALAIS DE L'EXPOSITION HORTICOLE A PHILADELPHIE

EXPÉDITIONS ET DÉCOUVERTES

PÔLE ARCTIQUE. *Expédition anglaise.*—

On lit dans le *Courrier du Havre* :

« M. Bellot, faisant partie de la marine française, avait adressé une demande à l'Amirauté pour lui permettre de servir en qualité de volontaire à bord de l'un des navires destinés à faire l'expédition arctique anglaise ; l'Amirauté a refusé. »

Nous devons ajouter à cette nouvelle un peu sèche quelques renseignements complémentaires. C'est à regret que le Comité d'organisation de l'Expédition polaire anglaise a repoussé le concours de nos compatriotes, M. Bellot et son compagnon M. Guierre. Il avait déjà refusé celui d'un certain nombre de marins appartenant à diverses puissances étrangères.

La presse et l'opinion publique en Angleterre, nous devons le dire, n'ont pas admis ce motif d'exclusion ; elles considèrent que M. Bellot en particulier avait des droits personnels à faire valoir pour participer à cette expédition, quand son frère a payé de sa vie la gloire qu'il a fait rejaillir sur la France dans une exploration analogue.

PÔLE NORD. Expédition allemande.—L'Association allemande pour l'exploration polaire s'est réunie au mois de décembre dernier. Dans cette réunion un nouveau plan a été discuté et adopté. L'association est d'opinion que pendant que l'expédition anglaise de 1875 tâchera de pénétrer par la côte ouest du Groëland, l'expédition allemande devrait côtoyer le littoral est et pousser aussi loin au nord que possible dans cette direction. Une fois arrêté définitivement dans la glace, on tenterait de gagner le pôle sur des traîneaux. Il a été résolu à l'unanimité par l'Association de s'adresser au sénat de la ville de Brême, en le priant de faire demander par son représentant auprès du conseil de l'empire les fonds nécessaires pour les frais de l'entreprise. Au cas où la somme nécessaire serait accordée, l'expédition partirait au mois de juin prochain. Dans le cas contraire, on s'efforcerait de trouver les fonds pour souscrire ; mais alors l'expédition ne pourrait se mettre en route qu'en 1876. L'expédition se composerait cette fois de deux navires à vapeur de 300 tonnes chacun et montés chacun par vingt-cinq ou trente matelots, non compris les officiers et le personnel scientifique. Un des deux capitaines aurait le commandement supérieur de l'expédition. Un personnel scientifique complet serait attaché à chaque navire. Un des navires se bornera à l'expédition de la côte du Groëland, de ses Fiords et de l'intérieur du pays, sa configuration générale, et en même temps s'efforcera de pénétrer au nord, le long de la côte, de façon à pouvoir porter secours à l'autre, le cas échéant. A l'autre vapeur incombe la mission de tâcher de gagner le pôle. La durée de l'expédition est calculée pour deux ans, mais l'approvisionnement se fera pour trois années. La marine impériale allemande ne possédant pas de navires propres à ce service, on en achètera deux soit en Allemagne, soit ailleurs, à moins que l'expédition ne soit remise à 1876, auquel cas on les ferait construire exprès. On évalue le coût des deux navires avec les machines à 562,500 francs, et une somme égale serait attribuée aux frais de l'expédition. La dépense totale serait donc de 1,125,000 francs. Il est fort à désirer que l'expédition puisse se mettre en route cette année, de manière à pouvoir faire des observations physiques et météorologiques à l'est du Groëland, simultanément avec celles qui seront faites par l'expédition anglaise à l'ouest. L'importance de ceci, sous le point de vue scientifique, est évi-

dent. Ces renseignements sont puisés dans le *Ausland*.

A l'occasion de cette expédition, le lieutenant Payette, l'intrépide explorateur des régions arctiques, fait, dit-on, en ce moment des études et des préparatifs, dans le but de traverser le glacier continental du Groëland de l'est à l'ouest.

On a déjà fait pareille tentative plusieurs fois en partant de l'ouest ; mais jusqu'ici impossibilité de pénétrer au-delà de 30 à 50 milles.

On écrit de Berlin que les deux commissions de marine et de finances du conseil de l'empire sont tombées d'accord pour demander au chancelier de l'empire la nomination d'une commission à l'effet d'examiner les avantages qu'il y aurait à envoyer au Pôle une expédition allemande, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue financier, et de déterminer l'époque la plus propice et le mode le meilleur de mettre ce projet à exécution.

Quand cette commission aura fait son rapport, on se réserve de solliciter une allocation de fonds du gouvernement.

THIBET. Exploration de continents inconnus.—Le rapport annuel du directeur des chemins de fer indiens contiendra cette année, écrit-on de Londres à la *Gazette d'Augsbourg*, le compte-rendu d'une intéressante découverte géographique. Il s'agit d'un voyage de découverte, entrepris par un Thibétain ou plus exactement un demi-Thibétain, qui a reçu une instruction soignée. Après avoir atteint Schigatzte, une des villes du Thibet, ce voyageur a franchi le Brahmapoutra, et remontant un de ses affluents du nord, il est parvenu à la source de ce fleuve.

Là, il a pu se rendre compte de la position exacte de tout le réseau situé à une altitude de 17,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le même voyageur est parvenu au grand lac de Tengrinor, dont aucun Européen n'avait encore déterminé la position. Jusqu'à présent, c'était sur l'autorité des géographes chinois qu'on lui avait fixé sa place sur nos cartes.

AUSTRALIE. Exploration de MM. Forest.—Le *Graphic* donne des détails sur cette expédition, dont nous résumons le plus essentiel. Cette expédition se composait de M. John Forest l'ainé, qui commandait ; de son frère, M. Alexandre Forest ; de deux soldats européens et de deux natifs. Ils partirent le 1er avril de Champion-Bay, emmenant vingt-et-un chevaux pour porter leurs provisions, et prirent la direction du nord jusqu'à la rivière Murchison, dont ils remontèrent le cours jusqu'à la dernière station de pâturage. (Le Murchison se jette dans l'océan Indien par 20° 40' de latitude S. et 112° 40' de longitude E. de Paris.) Après avoir quitté ce fleuve, ils se dirigèrent à l'est en suivant le 25e parallèle de latitude sud vers le centre du continent. Jusqu'au 120 de longitude le voyage fut assez agréable. Quoiqu'il se trouvassent dans une région qu'aucun homme blanc n'avait encore foulée, ils rencontraient sur leur chemin des eaux vives et de riches pâturages. Mais, à partir de ce dernier point et jusqu'à leur arrivée, au mois d'août suivant, dans la région des découvertes de M. Gilles, sur le territoire de l'Australie méridionale, ils parcoururent presque continuellement un désert couvert de ronces et de différentes espèces d'épines, interrompu à de longs intervalles par des bandes de terrains cultivables. En outre ils ont pu, dans quelques rares oasis couvertes d'arbres et de pâturages, se recueillir en kangourous, en casoars, en cygnes et en canards. L'eau leur a manqué souvent, et vers le 125 de longitude ils ont voyagé seize jours sans en trouver. Leurs souffrances ainsi que celles de leurs chevaux étaient terribles, quand un grand orage est venu leur apporter le liquide

bienfaisant en temps opportun. Deux fois ils ont été attaqués par les sauvages, qui, malgré la stérilité du district, s'y trouvent assez nombreux ; force leur fut de faire usage de leurs armes à feu pour se défendre. Leur exploration s'est terminée à Peake, dans l'Australie du Sud, où ils arrivèrent après avoir dû sacrifier cinq de leurs chevaux, et où une hospitalité généreuse les attendait chez les colons. M. Forest aîné, qui est né en Australie, n'en est pas à son coup d'essai ; il avait déjà fait une exploration importante depuis King-Georges-Sound jusque dans l'Australie du Sud en suivant à peu près la ligne indiquée par Eyre. Mais contrairement à l'expérience de ce dernier, M. Forest avait rencontré des régions bien boisées et sillonnées par de nombreux cours d'eau. L'expédition de MM. Forest et de leurs compagnons est sans égale pour la longueur de la route parcourue et pour le succès complet de l'entreprise. A leur arrivée à la ville d'Adélaïde, les hardis explorateurs ont été l'objet d'une ovation très-enthousiaste de la part des populations. Un cortège de plus de 20,000 personnes les a accompagnés triomphalement jusqu'à l'hôtel-de-ville, où le maire et la municipalité les attendaient pour les complimenter et les convier à un grand banquet.

CÔTE DES ESCLAVES (GOLFE DE GUINÉE). L'abolition de l'esclavage.—M. Bonnat écrit au *Liverpool Mercury* que : « l'abolition de l'esclavage sur la côte de Guinée ne pouvait être confiée à des mains plus habiles que celles de M. le gouverneur Straham, homme expérimenté, patient et persévérant, d'un esprit libéral et conciliant. Mais la grande erreur de la civilisation actuelle est de vouloir marcher trop vite. Nous croyons ne plus appartenir au XIXe siècle, et nous voulons transplanter nos idées, nos coutumes, nos lois, etc., chez des barbares et des sauvages aussi rapidement que nous faisons transporter nos marchandises à la vapeur d'un bout du monde à l'autre. »

« La loi dernière promulguée sur l'abolition immédiate de l'esclavage, sans compensation aucune aux propriétaires d'esclaves, constitue un danger pour la prospérité de la colonie. En disant cela, je suis loin de soutenir la cause de l'esclavage, que je déteste, ou de conseiller à l'Angleterre de passer l'éponge sur ce qu'elle a déjà acquis ; mais je soutiens que cette mesure aurait dû être progressive. Où sont les vraies limites de la colonie ? Toutes les tribus — tels que Ouarah, les Denkerah, les Assines, les Akimes — sont-elles complètement soumises ; obéissent-elles au pouvoir britannique ? Ces questions devraient être résolues avant d'aborder celle de l'abolition de l'esclavage. »

« Les tribus en question sont trop lésées dans leurs intérêts par la proclamation d'abolition, pour s'y soumettre avec résignation. Je ne prétends pas dire qu'elles se révolteront, car la révolte est matériellement impossible ; mais elles profiteront de l'incertitude de la délimitation des frontières de la colonie et iront s'établir sur des territoires neutres. Ainsi, Akime, qui a toujours été indépendant, s'unira probablement avec les Dluabens. Les Denkerahs, les Assines ainsi que les Akimes, pourraient traverser le Prah et s'établir dans le pays qu'habitaient leur ancêtres, et qui se trouve entre Mont-Adans et le Prah. Un tel mouvement serait appuyé par le gouvernement actuel de l'Achanti, qui est très-rusé. Ce gouvernement qui, depuis la guerre a entièrement changé de politique, ne poursuit actuellement que des satisfactions d'ordre commercial et de la paix. Mais si on prive les noirs de leurs esclaves au lieu d'apporter leur commerce sur la côte anglaise, ils se dirigeront du côté de l'établissement français d'Assinie. »

« Le seul moyen d'arriver à l'abolition de l'esclavage, sans léser les intérêts particuliers des indigènes et la prospérité future de la colonie, eût été de marcher progressivement, en proclamant que :

« 10. Toute vente et achat d'esclaves est désormais et à jamais interdite dans la colonie de S. M. Britannique ;

« 20. Tous les enfants nés d'esclaves, à partir d'aujourd'hui, sont libres ;

« 30. Les esclaves de tel et tel âge doivent travailler un tel nombre d'années pour leurs maîtres actuels, avant de devenir libres ;

« 40. Les gages qui reposent sur la libération des dettes par l'esclavage, ne pourront plus être donnés sous aucun prétexte ;

« 50. Une commission mixte sera nommée et siégera en permanence pour connaître des différends qui pourront surgir entre maîtres et esclaves. »

« En promulguant une telle loi, l'esclavage s'éteindrait lentement et paisiblement. Les propriétaires d'esclaves comprendraient la nécessité du travail libre et, à la tête de leurs familles, donneraient l'exemple. Un des résultats les plus importants de cette mesure serait de faire absorber et fondre dans les familles tous les bons éléments qui se trouvent parmi les esclaves, et d'opérer une fusion entre les deux classes ; tandis que l'abolition immédiate et obligatoire de l'esclavage les met en un agonisme. »

RUSSIE. Bijouterie de Khiva.—Le général Kaufmann, qui a commandé l'expédition russe, vient de présenter une collection très-curieuse de bijouterie khivienne à l'empereur de Russie. Sa Majesté après avoir beaucoup admiré ces objets, a décidé que dans l'intérêt de la science ethnographique, la collection serait envoyée à la Société Impériale de géographie russe pour faire partie de son exposition au Congrès de géographie de Paris.

PÊCHE DE LA MORUE.—Une activité considérable règne dans le port de Fécamp, France. On arme les grands bateaux terre-neuviens et toute la population des marins fait ses préparatifs de départ pour la pêche de la morue. Les chantiers de construction comptent cinq bateaux de pêche, dont un presque achevé sera lancé à la prochaine haute marée. Ce navire sera doublé de cuivre. C'est le premier bateau-pêche de ce genre.

PÊCHE DU HARENG.—D'après une correspondance d'Austruth en Ecosse, les harengs sont tellement abondants que beaucoup de filets ont coulé ou ont été gravement endommagés. On en a expédié 60 wagons. Mais faute de moyens de transport un grand nombre sont restés sur la côte.

ALGÉRIE. Colonisation.—La *Gironde* publie les informations suivantes, qui lui sont adressées par un de ses correspondants algériens :

« Une des transformations les plus rapides et les plus radicales opérées en Algérie par la colonisation est sans contredit celle du Dahra, contrée réputée presque inaccessible, et connue surtout par la terrible exécution dont les grottes ont été le théâtre. »

« Il y a deux ans à peine que la colonisation de cette contrée a été entreprise par le général Osmond, commandant la division d'Oran, et voici le tableau vrai qu'en fait un de ses habitants. »

« Sur les massifs montagneux, naguère impénétrables, s'élèvent de gracieux villages européens, pendant que les vallées desséchées se couvrent de verdoyantes cultures. Là où les conquérants n'avaient trouvé que des troupeaux d'hommes et de femmes à peine vêtus, le touriste charmé rencontre à chaque pas des colons français

alsaciens-lorrains, avec leurs compagnes et leurs enfants au visage satisfait.

« Chaque centre, doté d'une église et d'une mairie, d'un presbytère, d'une maison d'école, en un mot de toutes les installations nécessaires à une société constituée, rappelle, par l'ordre, la propreté, le travail et l'affabilité de ses habitants, les villages les plus favorisés de la mère-patrie.

« En raison du fait pacifique de la conquête du Dahra par la colonisation, le peuplement colonial est en train de s'étendre des rives du Chélif aux riches vallées de Mazonna.

« La publication faite par les soins de l'administration, des allocations de terres consenties pendant l'exercice 1874, permettra d'apprécier bientôt le mouvement de l'immigration au cours de l'année qui vient de finir. Dans la partie déjà publiée, on remarque un fait touchant, qui indique de la part de l'administration supérieure une sollicitude bien entendue pour les nouveaux colons.

« Dans le peuplement du village de Bouhira (arrondissement de Sétif, département de Constantine), dont les lots ont été pour la plupart concédés à des immigrants de la métropole, figure, pour une allocation de 14 hectares, la demoiselle Louise Eugénie Kuorn, avec cette mention : *la première née du village de Bouhira.* »

GAZETTE AGRICOLE

HYGIÈNE DES CAMPAGNES

Il serait à désirer que dans les campagnes ainsi que dans les villes la gymnastique fit partie de l'éducation des enfants. Leur intelligence y gagnerait en vivacité.

Pour ce qui est des hommes faits, les travaux des champs leur donnent, dit-on, assez d'occasions de s'exercer physiquement, et il n'est pas nécessaire de demander plus. Ce qui leur manque, ce n'est pas la force, c'est la souplesse qui souvent double la force, et à ce point de vue, les exercices du gymnase leur rendraient encore des services appréciables.

L'essentiel n'est point de porter 20 kilogrammes à bras tendus, de manier une pièce de vin comme un baril, et de soutenir sur son dos une charge de mulet. Ceci prouve la force et non l'agilité. Or, on peut être à la fois très-fort et très-lourd dans ses mouvements. J'aime mieux un homme moins fort et très-agile, car celui-ci, à temps égal, expédie plus de besogne, se fatigue moins et se dérobe mieux que l'autre aux accidents.

Nos enfants n'ont pour s'exercer les jambes et les bras que le jeu de barres et le jeu de balle; c'est insuffisant.

Les hommes n'ont rien de ce qu'il faudrait avoir pour développer l'agilité.

Chacun s'accorde à vanter la robusticité des gens de la campagne. On leur trouve une force de résistance exceptionnelle; ils bravent les rigueurs de la saison; ils ne sont pas difficiles sur les vivres; ils dorment sur la dure comme en un lit; ils ne se laissent pas abattre aisément par les longues marches; en un mot, ils endurent sans trop crier les fortes misères du corps. On pourrait croire, d'après cela, qu'il suffit de naître à la campagne pour apporter avec soi la force et la santé. La vérité pourtant, c'est que les enfants chétifs ne sont pas rares et qu'il en meurt beaucoup plus qu'on ne pense.

Et comment en serait-il autrement? avant qu'ils soient nés, leurs mères se soignent mal, se nourrissent mal et travaillent souvent, par nécessité, plus qu'il ne faudrait dans leur état.

La peur bouleverse le moral des individus, trouble la santé et détermine parfois des maladies graves. On a vu des personnes devenir épileptiques ou folles à la suite d'une grande frayeur; on en a vu d'autres mourir instantanément.

La peur, dit-on, est une maladie dont on ne guérit pas. Ceci n'est pas absolument vrai, mais la question n'est pas là; l'important, c'est d'empêcher cette maladie de venir ou d'empirer.

Il y a des êtres naturellement peureux, aussi bien chez les gens que chez les bêtes. Tout ce qu'on peut faire avec eux, c'est de les aguerir, ou tout au moins de ne pas les rendre plus peureux qu'ils ne le sont. Il y en a d'autres qui peut-être n'auraient eu peur de rien et que l'on amène à avoir peur de tout.

À peine les enfants marchent-ils seuls et nous donnent des inquiétudes, que nous songeons à leur inspirer ce qu'on appelle des craintes salutaires. S'ils vont du côté du puits, nous leur disons que la M. Lucine va les

saisir; s'ils dépassent le seuil de la porte, nous leur parlons d'un homme terrible qui va les prendre et les mettre dans sa poche; s'ils s'obstinent à ne point dormir, nous leur disons qu'une grand'mère va passer et leur jeter du sable dans les yeux; s'ils crient trop fort, nous leur annonçons l'arrivée de Croquemitaine. Or ce sont là autant de petits moyens qui frappent leur imagination et ne leur font pas de bien.

Un peu plus tard, dès que la nuit tombe et que les enfants veulent sortir dans la rue, nous leur faisons peur du loup et des voleurs. Ajoutez à cela que nous les entretenons de Barbe-Bleue, de l'Ogre aux bottes de sept lieues, du petit Chaperon rouge, et que ces contes ne sont pas faits pour les enhardir.

Plus tard encore, pendant les veillées, nous avons les histoires sombres des brigands dans les bois, des chauffeurs, des faux-follets de cimetières ou de marais que nous appelons des âmes échappées du purgatoire, des sorciers qui passent pour jeter des maléfices.

Tout cela n'est bon qu'à troubler l'esprit et à faire des poltrons. Il vaudrait mieux former des hommes, raconter des actes de courage, montrer que les faux-follets sont tout bonnement des bulles de gaz qui prennent feu au contact de l'air, sans faire courir plus de danger que les vers luisants, et que les sorciers enfin n'ont jamais ensorcelé personne.

Si quand votre cheval a peur d'une ombre, d'un caillon, d'une locomotive, vous tournez bride et le laissez se sauver, ce serait à recommencer tous les jours.

Que faites-vous? vous l'obligez à regarder en face le péril imaginaire, et il s'y habitue.

C'est ainsi que l'on doit s'y prendre avec les enfants qui s'effrayent sans raison.

C'est bien assez des dangers réels que nous courons, et pas besoin de nous en créer d'imaginaires.

VIEUX ALMANACHS

Les soirées sont longues maintenant, et les vieux parents qui sont restés seuls à Valfeuillu trouvent leur foyer solitaire; et puis, quand les années sont déjà lourdes et nombreuses, la fin de celle qui s'en va fait monter au cœur de graves et tristes pensées. La grand'mère est assise devant le petit bureau à ventre rebondi qu'elle a toujours connu au coin du feu, derrière le grand paravent à dessins chinois; son vieux mari lit le journal entre deux sommes, le terrier à longs poils est étendu les pattes raidies devant la flamme qui, en sautant et crépissant, le force à fermer les yeux; une petite toux sèche, et qui fait trembler les lunettes sur le nez du vieux marquis, trouble seul le silence discret de la pièce close; les tiroirs du bureau sont tout grand ouverts; il s'en exhale une bonne odeur de peau d'Espagne mêlée à la violette; les lettres s'entassent en paquets noués, serrés par une main jalouse. Pour beaucoup, le papier est jauni et l'encre blanchie; plus d'une fleur flétrie est pressée entre leurs pages; la grand'mère les tient en main, les regarde, les baise; puis son regard va chercher celui qui est son compagnon de route depuis si longtemps. Tous les souvenirs d'une vie de femme sont là, pressés les uns contre les autres, cachant leurs doux mystères à tout œil profane. À peine si celle à qui ils appartiennent ose remuer ces pages d'heur et de malheur: portraits d'êtres chéris, petits souliers d'enfants, rubans dépareillés; et enfin, tout au fond, sous un grand blanc, qui est celui du jour des noces, les vieux almanachs!

Il y en a tant! elle hésite à les compter et à se dire que sa course est déjà si avancée. Toute une vie est là racontée et cachée sous ces lignes serrées qui étalent innocemment leur longue liste des bien-heureuses. Toute sa jeunesse, toute son existence de femme, toutes ses joies, toutes ses angoisses, tout cela est évanoui; il ne reste plus rien que le souvenir! C'est ce qu'elle vient chercher; elle veut passer encore une fois par les mêmes sentiers qui ont été parcourus et qui ont semblé si courts. Tel millésime qui paraît déjà si vieux et dont la date ferait peut-être sourire, amène sur ses joues ridées une rouleur de joie: elle est jeune fille, elle est

fiancée à nouveau! Elle le retrouve ce pauvre petit almanach qu'elle a porté si longtemps en poche, barrant les jours écoulés qui l'approchaient du grand jour. Pour celui-là, une croix au crayon rouge, un peu effacée maintenant, mais bien visible encore, même pour des yeux fatigués. Ils reviennent, ces chers souvenirs, ils bouillonnent dans le cœur de la femme, et soixante hivers traversés ne l'empêchent pas de battre bien fort.

Il y a donc quarante-deux ans! Elle ferme les yeux pour se revoir jeune, fraîche et émue; elle les ouvre pour chercher avec le même amour le mari tout blanchi, qu'elle aime mieux même que le jeune homme d'alors. Elle hésite une seconde, puis, quittant sa place, gracieuse et charmante toujours, elle s'approche du marquis et le baise au front. Il lève la tête, point surpris, prend sa main entre les siennes et l'interroge des yeux. Il sait qu'elle vient partager avec lui, soit une joie, soit une peine; et il est tout prêt, timide encore, car cette fleur de la jeunesse pudique ne se fane jamais dans certaines âmes. Elle lui montre ce qu'elle tient en main; il regarde la date: il a compris aussi, et la même émotion serre leur gorge; ensemble leurs yeux parcoururent cette liste de jours heureux égrenés pour ne plus revenir; les doigts amaigris de la marquise suivent le cours des mois.

Voici là le mercredi 29 juin, ils ne l'ont pas oublié: c'est le jour où ils ont pris possession de leur maison à eux; la date en est soulignée, et il suffit de revoir ce faible trait pour évoquer tout aussitôt les émotions de ce jour béni. Ils parcourent cette première année, et en cet instant ils ne peuvent mesurer la distance qui les en sépare. Pauvre almanach qui leur en dit tant, et qui signifiera si peu pour ceux qui viendront après eux; mais eux le garderont tant qu'ils seront là. Voici celui de la seconde année; tout au premier mois, une date se détache au-dessus d'une ligne rouge. Les vieux époux se regardent; tous deux se découvrent une larme prête à tomber: « Il était si beau! » — Ah! t'en souviens-tu? c'est le premier né qui n'a pas vécu. — J'étais si heureuse! — Et moi si fier. — Pourquoi Dieu ne nous l'a-t-il laissé! — Ma femme, nous en avons d'autres. — Oui; mais celui-là..... Il y a un silence. Le vieil almanach tremble dans la main de celle qui le tient; elle le pose un moment, et tirant une chaîne cachée sous son corsage, elle ouvre un médaillon d'or et regarde une mèche de duvet blond. Combien de fois la glace qui le couvre n'a-t-elle pas été ternie par une larme! Il te ressemblait tant!... Ah! mon petit enfant! et elle cherche la triste date de la mort, si voisine de celle de la naissance. Il n'a vécu que trois fois trente jours. Trois courtes colonnes marquent sa trace en ce monde, et quarante ans après il est pleuré encore.

Qu'il faut donc peu de temps pour repasser une année entière! qu'elle semble courte quand, revue d'un seul bloc, l'œil et le cœur la parcourent et l'éprouvent en quelques minutes; l'un après l'autre les jours de deuil leur repassent devant les yeux. Puis, voici marquée la première étape d'une nouvelle espérance. Aujourd'hui, comme alors, le sourire revient sur le visage attristé de la mère; impatiente, comme elle l'était jadis, elle veut arriver au jour joyeux qui lui redonna un enfant. — Cher trésor! — Sais-tu, ma femme, qu'il devient un pauvre chauve? Et ils rient, et ils soupirent. C'est beau de voir un homme qu'on a mis au monde; mais il ne faut point oublier le bambin qui sautait sur les genoux. Ah! vieil almanach, tu le leur rends tout rose, tout gai, tout gaillard, essayant ses premiers pas, les appelant, bégayant leurs noms; ils le voient, ils oublient leur fils d'aujourd'hui pour ne son-

ger qu'à celui d'autrefois. Et puis le jour de sa première dent!

—C'était un dimanche, je revenais de la messe quand je l'ai vue. Etions-nous contents? Il me semble que c'était hier.

Encore une année; ils en lisent la date, et un même sourire éclaire leurs visages.

—Comment, c'était cette année-là! dit la mère.

—Mais oui; et regarde comme tu la traitais.

—Ah! c'est que j'étais jalouse. Et elle rit en retrouvant les traces de coups de canif vengeur qui traversent le nom de Marguerite.

—Tu la détestais bien cette pauvre femme.

—Ah! que j'étais jeune; mais c'est triste d'être jalouse.

—Jette cet almanach.

—Oui, car il me rappelle des larmes.

Et la flamme, en une seconde, en a dévoré la trace.

Et le marquis lui dit ce qu'il lui disait alors.

—Méchante!

Et leurs mains se serrent pour se dire leur confiance. Et l'un après l'autre ils revoient les berceaux et les petits qui grandissent. C'est de leurs joies qu'ils se souviennent maintenant. Puis, pour les vieux époux, reviennent les tristesses; ils revoient leurs parents à eux; ils se taisent quand repassent devant leurs yeux ces poignantes dates des séparations éternelles. Non, ils ne sont point oubliés dans leur tombe, les morts d'il y a longtemps; le vieil almanach réchauffe leur mémoire et fait ressentir encore une fois l'angoisse de l'heure douloureuse.

—Nos enfants nous pleureront comme nous les pleurons.

—Et nous les reverrons tous, répond la grand'mère.

Voilà les enfants déjà grands, du moins les aînés; une main émue a tracé, en regard d'un jour qui n'est pas oublié, « départ des enfants. » Voilà tout! mais que cela dit de choses; le jour où ils ont quitté la maison paternelle, le jour où la mère a été forcée de s'avouer qu'ils ne lui appartenaient plus complètement, que d'espérances, que de craintes, que de regrets! C'est donc fini cette union parfaite entre l'enfant et celle qui lui a donné la vie; d'autres vont le diriger, le guider. Rude année, apprentissage qui ne se fait pas sans larmes et dont les mères ne perdent guère le souvenir; elles volent, ces années de l'enfance; ils croissent ces adolescents, ils deviennent des hommes. « Ma jeunesse est donc finie, se dit la mère en les voyant. » Puis elle sent la leur enflammer son cœur. Les almanachs de ces années-là cachent le souvenir de plus d'une tristesse: il y a des adieux, il y a la trace de l'angoisse des parents, près du lit de douleurs de leur enfant; et puis aussi ils revoient les retours, les convalescences, les espoirs joyeux. Tout cela est donc évanoui, et ces jours si remplis, ces nuits sans sommeil sont donc passés et disparus en fumée. Et la première campagne du fils aîné, cet almanach là est marqué presque jour par jour, lettres reçues, lettres écrites, jours de combat, blessure, guérison et enfin retour. « Quelle année! » et en même temps les parents pensent à celle bien plus proche qui leur a causé tant de larmes, elle aussi.

Vieil almanach, que tu leur racontes de choses, et non-seulement ces dates qu'ils ne peuvent oublier, mais le souvenir d'une heure de joie, d'une heure de repentir, d'une heure de tentation! Comme tout repasse dans leur esprit! comme les voix qui sont muettes se font entendre distinctement à leur oreille! comme, sans le dire, ils se rappellent tous deux au même instant de tout ce qui a fait leur vie! comme ils sentent que leur choix a été bon, et

qu'après quarante-deux ans, ils ne regrettent rien !

Puis est venu le jour où la fille chérie et unique a quitté leurs côtés pour la maison de son mari; la plus jeune, la Benjamine, elle n'est donc plus à eux. Ah! pauvre almanach! l'on ne sait, en te revoyant, si l'on t'aime ou si l'on te hait; si d'autres ne te suivaient de près, marquant les joies de la maternité, peut-être serais-tu donné à la flamme. Et les fêtes d'hier, et les fêtes de demain, les voilà donc toutes réunies; que cela tient peu de place, deux vies d'époux! que cela passe vite, quarante-deux années! Quoi! est-ce possible seulement? Seulement cela, et nous sommes vieux, et cette année-ci, qui a commencé hier, me semble déjà finie! — C'est donc il y a sept ans que notre fille nous a quittés, et je la cherche toujours à sa place à table. »

—Mais ma femme, elle est heureuse.
—Et nous avons des petits enfants.
—Les fins d'année seraient tristes sans eux.
—Ils vont venir bientôt, chers anges, et nos fils qui sont des hommes.
—Qu'importe, puisqu'ils nous aiment.
—Nous avons vu bien des années finir ensemble, cher époux...
Elle n'ose terminer sa pensée; son vieil époux lui baise la main.
—Parlons des étrennes des petits.
Et les vieux almanachs tombent à terre.

B. . .

NOUVELLES DIVERSES

GRANDE SOIRÉE DRAMATIQUE.—On nous promet pour Samedi soir, 3 du courant, une magnifique Soirée Dramatique, donnée par de jeunes Amateurs appartenant au CLUB TYPOGRAPHIQUE DE MONTRÉAL. C'est dans la grande Salle du Royal Opera House, vis-à-vis le Champ-de-Mars, qu'aura lieu cette Représentation. *L'Argent du Diable*, drame à sensation, et qui a obtenu un très-grand succès sur toutes les scènes françaises, sera joué par les premiers amateurs du Club. *Une Noce en Auvergne*, chansonnette comique, sera chantée par une personne très-connue à Montréal. La soirée se terminera par un charmant petit Vaudeville en un acte, *La Sœur de Jocrisse*. Cette œuvre, due à la plume d'un des vaudevillistes les plus renommés de France, a été traduite dans toutes les langues et représentée sur tous les théâtres européens. Nous engageons le public à aller passer quelques heures agréables, Samedi prochain, à Royal Opera House, de la rue Gosford.

AVIS AUX MARINS.—Avis est par le présent donné qu'un phare a été établi par le gouvernement du Canada au Lac aux Oies (*Goose Lake*), sur la côte ouest de l'Isle Miscou, Baie des Chaleurs, province du Nouveau-Brunswick :

Longitude 47° 55' 43" N.
Latitude 64° 35' 45" O.
Un feu tournant élevé de 40 pieds au-dessus des hautes eaux et visible chaque minute, y sera allumé le 1er avril prochain, et sera probablement visible à une distance de plus de 10 milles. L'appareil d'éclairage a deux forces et fait une révolution complète toutes les deux minutes.

La tour est en bois et carrée; elle a 28 pieds de haut, une résidence privée en dépend et elle est peinte en blanc.
L'appareil d'éclairage est du système catoptrique.

Les nouvelles pièces en argent de dix, vingt-cinq et cinquante centins, que le gouvernement a fait frapper à la monnaie d'Angleterre, sont arrivées par le dernier steamer, et la Banque de Montréal est chargée de les mettre en circulation. Le prochain steamer doit en apporter encore et le gouvernement continue à retirer les pièces de 20 centins.

On écrit de Londres, en date du 8 mars :
"L'Amirauté anglaise a fait don d'une montre en or à M. Senes, employé français à St. Pierre Miquelon. Elle a donné, en outre, une somme d'argent à distribuer entre les pêcheurs de l'île, en témoignage de reconnaissance pour les bons traitements dont l'équipage de la *Niobée*, naufragée à Miquelon, a été l'objet."

TÉLÉGRAPHIE.—La Compagnie de Télégraphe de Montréal a ouvert un bureau à la jonction de Laprairie, province de Québec.

Les cultivateurs des alentours d'Ottawa n'ont pas encore commencé à faire du sucre, vu le froid extrême qu'il a fait jusqu'à présent.

ÉLECTION.—L'hon. Juge Beaudry a fixé le 1er avril pour entendre la plaidoirie des objections préliminaires présentées dans la contestation de l'élection de Chambly.

PERSONNEL

Les officiers du service civil ont présenté à M. Bouchette, l'ancien commissaire des Douanes, une superbe montre d'or et une bourse de \$1,000 à l'occasion de sa retraite du service public.

M. Joseph Bergeron a été élu préfet du comté de Lotbinière.

A une assemblée du conseil du comté de Verchères, tenue dernièrement à Verchères, chef-lieu du comté, J. N. A. Archambault, Ecr., N. P., maire du village de Varennes, a été unanimement choisi et nommé préfet du dit conseil de comté.

MM. Simon Peter, Joseph Archer, Henchey J. Malony et J. S. Shea, résidents de Québec, ont été nommés syndics pour l'administration de la propriété des catholiques Irlandais et Anglais de cette dernière ville.

La statue de Manin, le patriote de Venise, a été inaugurée le 22 courant, avec la plus grande solennité.

Le comte de Jarnac, ambassadeur français à Londres, est mort la semaine dernière après une courte maladie.

M. Urgel Desmarais, marchand de St. Liboire, a été réélu pour la quatrième fois préfet du comté de Bagot. M. Louis Delorme a aussi été élu préfet du comté de St. Hyacinthe.

M. J. A. Chicoine vient d'être nommé agent de repatriement par le gouvernement de Québec, en vertu de la nouvelle loi de colonisation passée à la dernière session.

M. Chicoine est en ce moment dans le comté de Compton pour choisir les sites des opérations de colonisation et de repatriement. Il partira dans quelques jours pour les États-Unis.

Le cardinal Lorenzo Baril est décédé à Rome.

VARIÉTÉS

Une dame à son mari :
—Mon ami, presque tous ces messieurs que nous connaissons sont décorés ou ont un grade qui flatte l'amour-propre de leur femme. Toi seul, tu n'as rien. C'est humiliant pour moi !
—Que veux-tu que je sollicite?... Je n'ai rien mérité.

—Tu es toujours trop modeste. M. X. . . . n'en a pas fait plus que toi pendant le siège et il vient d'être nommé officier d'académie.

—Parbleu! lui, c'est différent, parce que...
—Laisse-moi tranquille. Si tu as trop de modestie pour te croire capable d'être officier, demande seulement à être caporal d'académie, et ça me fera plaisir.

A propos de peinture, la presse et le public paraissent avoir voulu dédommager François Millet mort, de l'indifférence que l'on témoigne trop longtemps à François Millet vivant. Et certes c'est justice, car rarement on vit un pinceau plus sincère et plus puissant.

Ah! dame! Millet ne capitulait pas avec la réalité. Ses paysans n'avaient rien des bonshommes enrubannés de M. de Florian.

Un jour, un peintre de l'école maniérée lui montrait une toile où il avait fabriqué je ne sais quel paysage de convention.

—Excusez-moi, dit Millet, je suis incompetent. Je n'ai jamais compris le fumier au patchouli.

B. . . . est d'une avarice sordide. Il s'est retiré dans une petite maison isolée des Batignolles, et là, faisant lui-même sa cuisine, il met de côté dix mille francs par an sur les douze mille qui constituent son revenu. Cependant, il n'est pas toujours tranquille; le quartier est éloigné et peu sûr. Que faire? Risquer d'être dévalisé ou nourrir un chien de garde? B. . . . a tourné la difficulté. Il a appris à aboyer, et, dès qu'il entend du bruit, il se livre à des hurlements féroces. Tout allait bien, quand, ô surprise! il a trouvé sous sa porte une sommation d'avoir à payer 10 francs d'impôt pour son chien!

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

PENSEES

Succès.—Le filleul de l'occasion.
Girouette.—Le drapeau de ceux qui n'en ont pas.

Caméléon.—Un animal qui a de la politique plein le dos.

L'esprit.—Un denrée qu'on vend, mais qui ne s'achète pas.

Une messe en musique, on l'écoute sans l'entendre; une messe basse, on l'entend sans l'écouter.

La popularité.—Être applaudi par des gailards dont on ne voudrait pour rien au monde être salué.

Je ne crains que ceux que j'aime; ceux-là seuls peuvent me faire souffrir.

C'est déjà être moins heureux que de s'enger que l'on peut un jour ne l'être plus.

Qu'est-ce qui empêche de trouver le bonheur?...
—C'est de le chercher.

Il n'est point d'antipathie plus naturelle, ni par conséquent plus forte, que celle des sots pour les gens d'esprit.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable.

A table d'hôte :
—Apristi, ce n'est pas du bœuf que vous me donnez-là, c'est du cuir.

—Monsieur, c'est notre plat de résistance.
—Ah! fichtre! je m'en aperçois.

Un propriétaire de Suresnes a fait placer sur un chemin longeant la Seine un poteau sur lequel se trouve cette inscription naïve :

"Quand ce poteau disparaît sous les eaux, le chemin est interdit aux piétons et aux voitures."

L'honnête homme est un juge supérieur, même dans les choses qui semblent avoir le moins de rapport avec la vertu. Il y a un tact moral qui tend à tout, et que le méchant n'a point. Celui qui sent toute la force et toute l'étendue de cette pensée, est homme de bien, ou était né pour le devenir.

LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."
The one thing worth showing to mankind is a human soul."
(BROWNING.)

XVIII

(Suite)

Je cherchais en vain à me rappeler que Lorenzo n'avait pu deviner la soirée que je lui avais préparée à son insu; qu'il me croyait à cette heure avec des amis chez lesquels il avait promis de me rejoindre. Rien ne pouvait calmer le battement précipité de mon cœur, rien ne pouvait refouler le flot de pensées que l'inquiétude, la jalousie et le mécompte avaient soulevé; et à mesure que l'heure s'avancait, mon agitation devenait plus vive. Quand reviendrait-il?... que me dirait-il au retour? Sans doute, je le prévoyais, il chercherait à me cacher sa rencontre avec 'donna Faustina, et peut-être, pour ne pas trahir les indiscretions de Lando, devrais-je cacher celle-là comme les autres, et feindre de tout ignorer? Que ferais-je cependant, lorsque ses yeux, si habitués et si habiles à lire dans les miens, se fixeraient sur moi?... Comment pourrais-je jamais dissimuler avec lui?... Au fait, ce n'était pas à moi à songer à cela, ce n'était pas à moi à m'intimider et à rougir; et, après tout, s'il devinait que je n'étais pas trompée, tant mieux, et s'il en était mécontent, tant pis pour Lando.

J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis brusquement retentir la sonnette de l'antichambre, puis un pas rapide qui, cette fois, était bien le sien, et Lorenzo entra vivement. Il était pâle et avait l'air ému. Il me dit cependant, d'une voix assez calme :

—Je viens de chez les M. . . . Je croyais vous y trouver. J'ai appris qu'en leur envoyant mon excuse, vous en aviez envoyé une pour vous-même, et je n'y suis pas resté un instant... Qu'avez-vous, Ginevra? êtes-vous malade? Pourquoi n'êtes-vous pas sortie! Pourquoi êtes-vous restée seule ainsi?

Son expression était singulière, tendre et troublée à la fois. Il me regardait attentivement en me tenant la main, et relevait mes cheveux pour mieux voir mon visage.

Mes joues étaient brûlantes. La trace des larmes que j'avais versées était visible, et, sous ce regard, c'est à peine s'il m'était possible de réprimer celles dont mes yeux étaient encore remplis.

Il prit ma tête entre ses deux mains et l'appuya un instant en silence sur sa poitrine. Le battement de son cœur était peut-être égal au mien. Quant à moi, j'étais interdite, émue, désarmée, et moins que jamais en état de dissimuler. Aussi, lorsqu'il me dit tout à coup :

—Pourquoi as-tu pleuré, Ginevra, je veux le savoir!

Je lui répondis, en levant vers lui mes yeux encore humides et le regardant en face avec confiance :

—J'ai pleuré, Lorenzo, parce que j'ai appris que donna Faustina était ici, et que vous étiez chez elle.

Il tressaillit, et, quoique habituée aux variations de sa physionomie mobile, je fus saisie de l'effet que produisaient mes paroles.

Il rougit; puis il redevint plus pâle qu'auparavant, et pendant quelques instants il fut hors d'état de me répondre, et sembla même oublier que j'étais présente.

Il s'assit près de la table et y demeura en silence, tandis que je le regardais inquiète et surprise.

Enfin il me dit :
—Qui vous a parlé de donna Faustina, et que savez-vous d'elle?

—Personne ne m'en a parlé; je ne sais d'elle que ce que vous m'en apprenez vous-même par l'émotion que vous cause son nom.

Il se tut encore un moment; puis il reprit de sa voix accoutumée, comme s'il eût triomphé de son émotion :

—Eh bien, Ginevra, lors même que vous eussiez ignoré sa présence à Paris, lors même que vous n'eussiez connu ni son existence ni son nom, j'avais résolu ce soir de vous parler d'elle. Ecoutez-moi. Ce n'est pas, au surplus, une longue histoire.

Il était redevenu parfaitement maître de lui-même. Néanmoins, il poursuivait avec un peu d'effort :

—Ce n'est pas à vous, Ginevra, à être jalouse d'elle; c'est à elle à l'être de vous. Elle ne vous a fait aucun mal, tandis que, sans vous en douter, vous lui en avez fait un grand et irréparable.

J'ouvris les yeux avec surprise.

—Il n'est point nécessaire de vous dire où et quand je l'ai rencontrée pour la première fois; mais il l'est peut-être de vous avouer que j'ai éprouvé pour elle une de ces passions qu'un homme se figure volontiers ne pouvoir ressentir qu'une fois dans sa vie.

Je ne pus réprimer un mouvement.

—Attendez, Ginevra. Ecoutez-moi jusqu'au bout. Elle était mariée et vertueuse, je m'éloignai d'elle. Mais je venais d'apprendre qu'elle était libre, et j'allais partir pour la rejoindre, lorsque je fus appelé en Sicile par le procès d'où dépend ma fortune. Vous savez le reste. Le passé tout entier s'effaça pour moi à votre vue. J'étais libre encore moi-même, libre de toute parole qui dut m'engager vis-à-vis d'elle; et tandis que peut-être elle attendait à Milan mon retour...

—Vous ne pensiez plus à elle, et vous m'offriez votre main?... m'écriai-je avec un mélange de piété et presque de reproche.

Il me répondit avec un peu d'émotion :

—Oui, Ginevra, et sans aucun scrupule; car, après avoir passé un mois près de vous, je sentis que je ne l'aimais plus, et alors... je ne me croyais pas aimé d'elle.

Son front se rembrunit et il s'arrêta un moment; puis il poursuivit rapidement :

—Plus tard, je sus... j'eus lieu de croire, à n'en pas douter, que le sentiment qu'elle avait dû me cacher tant que le devoir le lui ordonnait, avait existé, réel, profond. Je sus qu'elle avait espéré mon retour... qu'elle avait souffert... Ginevra, dans l'ivresse de mon nouveau bonheur, je ne pouvais éprouver de regrets; mais, je l'avoue, j'eus un moment de remords. Oui, j'aurais voulu ne plus entendre prononcer son nom, ne plus rien voir ni rien apprendre qui me la rappelât, et je fus presque irrité, à Naples, de trouver sa carte parmi celles qui vous avaient été apportées à votre arrivée... Je lui en voulais, pauvre Faustina! de ce dont j'aurais dû lui être reconnaissant, ainsi que vous.

—Que voulez-vous dire?

—C'était à Naples, où elle se trouvait en passant, que la nouvelle de notre mariage lui était parvenue; et lorsque, peu après, nous arrivâmes ensemble, elle voulut, en vous apportant sa carte, me prouver à moi-même qu'elle ne se regardait plus désormais que comme mon amie et la

votre... Mais, au premier moment, je ne le compris pas ainsi, et je fus injuste au lieu qu'ingrat.

—Et aujourd'hui, Loroerzo? dis-je avec un mélange indéfinissable de sentiments divers.

—Aujourd'hui, Ginevra, je pense qu'elle a été généreuse, et qu'il vous appartient de l'être à votre tour. Elle désire vous connaître, et je viens vous demander de la recevoir demain... Vous hésitez?... je ne pense pas cependant—dit-il avec un peu de hauteur et en fronçant le sourcil—que vous ne supposiez capable de faire une pareille proposition à ma femme si la marquise de Villanera n'avait point une réputation intacte, et si je n'étais certain que rien ne s'oppose à ce que vous lui accordiez la faveur que je sollicite pour elle.

Lorsque Lorenzo me tenait ce langage il était parfaitement sincère. Aujourd'hui même, en écrivant le récit de ce jour à la lumière des événements qui l'ont suivi, je m'en sens assurée qu'au moment où il me parlait. Tout ce qu'il m'affirmait alors était vrai, seulement il ne me disait pas tout. Il ne m'expliquait pas, par exemple, quel était le hasard par lequel il avait appris, à l'heure où il aurait mieux valu qu'il l'ignorât à jamais, les sentiments qui lui avaient été cachés jusque-là. Il me disait encore moins l'effet que cette révélation avait produit sur lui; mais, à cet égard sans doute, il ne me trompait pas plus ce jour-là qu'il ne se trompait lui-même. En attendant, il ne m'était pas possible de mettre en regard de sa parole un vague et inexplicable pressentiment qu'il m'eût été impossible de justifier. J'acceptai donc, sans hésiter davantage, la rencontre qu'il proposait, et je lui tendis la main.

Il la baisa et la garda serrée dans les siennes; puis il me donna un nouveau gage de sa bonne foi, aussi bien qu'une satisfaction imprévue, par les paroles suivantes:

—Cette entrevue, Ginevra, ne vous engagera que fort peu, au surplus; car, pour des raisons inutiles à vous dire, je voudrais, si cela ne vous contrarie pas trop, quitter Paris plus tôt que nous n'en avions l'intention. Nous partirons dans huit jours.

Il vit l'éclair de joie qui traversa mes yeux, et me regarda d'un air surpris. J'eus peur de compromettre le pauvre Lando, en trahissant ma connaissance du danger qui rendait ce départ si opportun. J'eus peur aussi qu'il n'y vit une preuve nouvelle de la défiance jaillie qu'il venait de désarmer, et je me hâtai de lui parler de la lettre de Livia et de mon désir de retourner à Naples, où je venais d'apprendre que je retrouverais ma sœur.

Il accepta cette explication, et cette journée, agitée de tant de manières, s'acheva plus tranquillement que je ne l'aurais prévu deux heures plus tôt. Toutefois, lorsque je me retrouvai seule, j'eus peine à rassembler mes pensées confuses. Une foule d'impressions nouvelles avaient remplacé celles de la matinée. Les projets que la noble éloquence de Gilbert de Kergy avaient fait naître me semblaient être tout d'un coup devenus chimériques. Je ne pouvais plus rappeler mes espérances; je ne pouvais pas davantage motiver mes craintes, mais l'inquiétude, une inquiétude vague et persistante, dominait tout le reste. Je ne parvins enfin à me calmer que par deux réflexions: nous allions quitter Paris, et c'était Lorenzo lui-même qui avait proposé ce départ.

XIX

Le lendemain, je ne sais quelle impulsion, dont je ne me rendis pas compte, me fit prendre de ma toilette un soin inaccoutumé. Je lisais d'ordinaire, tandis que ma femme de chambre me coiffait à son gré; mais ce jour-là, je levai plus d'une fois les yeux vers le miroir. Je remarquai avec plaisir le reflet doré de mes cheveux, éclairés par le soleil du matin, et je suggérai moi-même l'addition d'un nœud de ruban de la même couleur que celui de ma ceinture; puis, lorsque je fus habillée, je jetai, avant de quitter la chambre, un regard assez attentif sur une grande glace où je pouvais me voir de la tête aux pieds. Il me sembla que j'étais bien mise, et j'en fus contente.

Cette appréciation me fut confirmée par une exclamation qui échappa à Lorenzo lorsqu'il me vit paraître. Il était déjà assis à la table du déjeuner, placée à l'un des bouts du salon.

—Vous êtes charmante ce matin, Ginevra! me dit-il.

Luis il sourit et devint pensif. Nous demeurâmes quelques instants en silence; enfin il reprit, peut-être pour me distraire d'une pensée qu'il croyait présente à mon esprit:

—Je vous ai laissée seule hier plus longtemps que je ne le voulais. Comment avez-vous passé votre temps pendant cette longue après-midi?

S'il m'eût fait cette question la veille, à l'heure du tête-à-tête imaginaire que j'avais arrangé d'avance, quel récit détaillé et animé y eût répondu! Comme les pensées qui alors me remplissaient le cœur eussent jailli de mes lèvres! Il me croyait une enfant; mais je ne l'étais plus; et en me voyant tout à coup apparaître sous l'aspect nouveau d'une femme énergique, courageuse, capable de lui tendre une main ferme pour le faire monter plus haut, il eût été ému, surpris; cette lumière passagère qui parfois s'allumait dans son regard eût brillé, cette fois, d'une manière moins fugitive peut-être, et je serais parvenue à rallumer le foyer dont cette lumière révélait la présence!... Lorenzo! si alors tu l'avais voulu! si tu avais pu m'entendre, me comprendre, lire dans mon cœur, quelle vie eût été la nôtre! Ah! le Bonheur et le Bien sont plus étroitement unis dans ce monde qu'on ne le dit! et si le vertu ne met point à l'abri du malheur, il est certain pourtant qu'il n'est point d'heureux sans elle! Mais l'élan par lequel j'avais cru atteindre mon but d'un seul bond avait été brusquement arrêté, et maintenant je ne me souvenais plus de ce que j'aurais voulu dire la veille, ni du motif pour lequel je le voulais. Je répondis donc à la question que mon mari venait de me faire, avec le plus grand sang-froid, et sans interrompre mon déjeuner:

—J'ai été à St. Roch—il pleuvait à verse. J'ai touché à la porte la comtesse de Kergy et sa fille, qui n'avaient pas de voiture, et les ai ramenées chez elles.

—Vous avez bien fait. Il n'y a pas de famille plus considérée que celle-là, et Kergy est un voyageur des plus intéressants.

—Oui, je le sais. Je l'ai entendu parler de ses voyages. A quatre heures, hier, il y avait à l'hôtel de Kergy une séance à laquelle elles m'ont priée d'assister, et où il a parlé.

—Et à merveille, je n'en doute pas. Je l'ai entendu, et j'ai pu en juger.

—Vous l'avez entendu?

—Oui, il y a quinze jours... Quoique nous nous connaissions à peine, nous sommes fondateurs et principaux soutiens d'une certaine Revue artistique et scientifique, dont le comité de direction a réuni tous ses membres pour une résolution à prendre. Il a parlé dans cette réunion.

—Il est très-éloquent, n'est-il pas vrai?

—Très-éloquent, à coup sûr;... mais, en somme, terriblement rêveur.

—Rêveur?

—Oui, rêveur, incompréhensible même parfois. Il se perd dans des espaces où on ne peut le suivre. Malgré cela, c'est un garçon de vrai talent, et, je le crois, d'un noble caractère.

Lorenzo se leva en disant ces mots et tira un calepin de sa poche:

—J'inscris le nom de l'hôtel de Kergy, pour ne pas oublier d'y porter ma carte.

—Madame de Kergy et sa fille, lui dis-je, doivent venir me voir aujourd'hui vers quatre heures.

Il se tut un instant, puis il dit:

—Et jusqu'à cette heure-là?

—Jusqu'à cette heure-là, répondis-je en rougissant, je ne sortirai pas, et je serai seule.

—C'est très-bien.

Il prit un journal, et moi, j'allai m'asseoir en silence près de la fenêtre ouverte.

Je comparais la conversation qui venait d'avoir lieu avec celle que j'avais imaginée la veille. Je me souvenais aussi de l'effet que m'avait fait le nom de celle dont j'attendais maintenant la visite, et de me sentais à la fois l'envie de rire et de fondre en larmes. En un mot, j'avais mal aux nerfs, mes pensées étaient troublées, et j'éprouvais une irritation et un malaise que mon visage exprimait sans doute au-delà de ma volonté.

Lorenzo leva les yeux et me regarda un instant:

—A quoi pensez-vous, Ginevra? me dit-il.

—Êtes-vous bien sûr, lui dis-je tout d'un coup, que cette donna Faustina ne soit pas une jettatrice?

Il se leva et jeta son journal sur la table avec un peu d'impatience. Mais il reprit vite sur lui-même, et me dit tranquillement:

—Trouvez-vous dans ce que je vous ai raconté hier au soir la preuve que ce soit elle qui ait jamais porté malheur à personne?

—Si ce n'est pas elle, m'écriai-je vivement, j'espère que vous ne pensez pas du moins...

J'allais ajouter: «Que ce soit moi?» mais je m'arrêtai en voyant son visage s'assombrir.

—Voyons, Ginevra, dit-il, vous êtes, en vérité, par trop enfant!... Ceci est un badinage sans doute, mais vous savez mieux qu'une autre qu'il peut-être blessant. Au surplus, vous me direz vous-même ce que vous pensez de la marquise de Villanera, lorsque vous l'aurez vue. Pour moi, je vous quitte: il n'est pas nécessaire, lorsqu'elle viendra, que je sois en tiers. J'irai chez Kergy pendant ce temps-là... Seulement, ajoutez-lui en me donnant la main, avant de sortir, puisque vous m'avez promis de la recevoir, souvenez-vous que je m'attends à ce que vous la receviez bien.

Il sortit, et je demeurai dans un état fort peu serein. Je lui en voulais, et en même temps j'étais mécontente de moi-même. Tout allait au rebours de ce que j'aurais désiré, et j'attendais celle qui allait venir avec un sentiment mêlé d'humeur et d'angoisse. J'éprouvais un genre de malaise analogue à celui que l'on ressent lorsque l'air est imprégné d'orage.

J'essayai de m'occuper; mais je ne pouvais rien, et je finis par venir me remettre près de la fenêtre, un livre à la main, me levant de temps en temps pour aller regarder ce qui se passait dans le jardin des Tuileries ou dans la rue.

Enfin, vers deux heures, je vis un petit coupé apparaître au tournant de la rue Saint-Florentin. J'en avais pu passer un nombre infini depuis que j'étais là; mais celui-ci, je le suivis des yeux, sans l'ombre d'un doute sur la direction qu'il allait prendre. Au bout d'un instant, je le vis en effet s'arrêter à la porte de l'hôtel. Nous n'en étions pas assurément les seuls occupants; mais l'idée ne me vint pas que la personne qui allait descendre de ce coupé pût demander une autre que moi. Ainsi j'avais repris la place que j'occupais ordinairement dans le salon pour recevoir des visites, lorsque l'on m'annonça à haute voix la marquise de Villanera.

Je me levai et j'allai au devant d'elle; puis il y eut un moment de silence, causé sans doute chez l'une et chez l'autre par un même sentiment de curiosité. Ce moment fut rapide comme l'éclair; mais néanmoins, chacune des deux avait examiné l'autre de la tête aux pieds.

Au premier abord, elle ne me parut point être jeune. Je n'avais pas vingt ans moi-même alors, et je jugeais comme on juge à cet âge. Par le fait, elle n'en avait pas trente. Elle était grande et elle était belle. Elle avait une taille noble et gracieuse, des traits fins et réguliers, des sourcils et des cheveux d'un noir de jais, un teint absolument dénué de couleur, et des yeux d'un bleu éclatant. Cette couleur trop vive donnait à son regard quelque chose de froid et de dur, mais cette expression changeait dès qu'elle parlait, et devenait alors douce, caressante, suppliante, irrésistible. Elle était vêtue de noir, avec une extrême simplicité apparente, en réalité avec une extrême recherche.

Je n'eus pas le temps de me demander comment je devais rompre ce silence; ce fut elle qui le rompit la première, et dès ses premiers mots je sentis se dissiper l'embarras et la timidité qui aggravaient pour moi les difficultés de cette rencontre. Que me dit-elle ensuite? Je ne saurais en vérité, me le rappeler, et aujourd'hui, il ne m'est plus possible de comprendre l'effet de ses paroles; mais cet effet fut d'opérer une transformation graduelle de tous les sentiments que j'avais éprouvés la veille en entendant prononcer son nom!

Souvent les femmes cherchent en vain par quel charme d'autres femmes réussissent à plaire, et (selon l'expression de Bossuet) à *trainer après elles les âmes captives*; souvent, à leurs yeux du moins, ce charme est inexplicable. Mais il n'en est pas toujours ainsi, car il y a des femmes qui, tout en réservant pour un seul l'empire absolu de leur ascendant, aiment à s'assurer qu'il est de leur pouvoir de l'exercer sur tous.

Telle était donna Faustina. Quelque vif et étrange qu'eût été le secret avertissement de mon cœur, je n'étais pas de force à lutter contre elle. Tandis qu'elle me parlait, je sentis mes préventions s'évanouir comme la neige au soleil, et peut-être était-il impossible qu'il en fût autrement, à moins d'une pénétration dont je n'étais pas douée, d'une méfiance dont j'étais incapable, ou d'une expérience que je ne possédais pas encore.

Eprouva-t-elle réellement pour moi une sorte d'attrait qui, dans cette première rencontre, la rendit sincère? Je voudrais le croire. Oui, je voudrais pouvoir douter que la perfidie et le mensonge pussent à ce point jouer la cordialité, la simplicité, le naturel et la franchise; je voudrais espérer que ce ne fut point seulement par un art consommé qu'elle obtint ma confiance, en paraissant elle-même m'en témoigner une sans limites.

Elle sut bien vite sur mon compte tout ce qu'elle voulait apprendre, et, en retour, j'appris moi-même toute son histoire; et, quelque bizarre qu'elle aurait dû me sembler, et qu'était en effet cette prompte expansion de la part d'une inconnue, la grâce et le charme de son langage ne permirent point à une critique ni à un doute de traverser ma pensée. Jeune, sans position et sans fortune, elle avait épousé un homme qui avait trois fois son âge, et avec lequel elle avait vécu dans une profonde retraite. Sa rencontre avec Lorenzo (dont elle ne m'expliqua pas le hasard) avait été l'unique rayon de joie de sa vie. Elle ne me cacha ni la douleur que lui causa son départ, ni, lorsque devenue libre, elle attendit en vain son retour, l'étendue de son mécompte. «Mais tous ces sentiments-là, dit-elle, appartenaient au passé; il n'en demeurerait plus qu'une amitié à laquelle elle ne pouvait renoncer. Sans doute, la mort du vieux marquis de Villanera lui avait rendu son indépendance, mais elle lui avait aussi enlevé son unique protecteur. Elle était seule au monde aujourd'hui, et elle me demandait, au milieu de mon bonheur, de me représenter son abandon, et d'en avoir pitié.»

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer.)

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA
PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA
District et Cité de } COUR SUPERIEURE.
Montréal. }

DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, FAILLI.

MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.

Montréal, 27 février 1875.
6-12-5-90 GEORGES E. DESBARATS.

UN ENTRE MILLE!

CONSOMPTION GUERIE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cannabis Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consommation—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pommons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez: CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphie, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-EDITEUR,
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piete en général, Fantaisies pour étagères, Statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chronos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'ivoire, etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-49-52-4

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. - - \$6,000,000.00

Comptant plus de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.
ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAudeau, L. A. LOYER, M. P.
W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.
Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.
Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. BARTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL. BANQUE DU PEUPLE.